

VOYAGE
AUTOUR
DE MA BIBLIOTHEQUE.

VOYAGE
AUTOUR
DE MA BIBLIOTHÉQUE,

ROMAN BIBLIOGRAPHIQUE,

OU LES GENS DU MONDE ET LES DAMES PEUVENT APPRENDRE

A former une Bibliothéque de bons ouvrages, dans quelque genre que ce soit.

PAR ANT. CAILLOT,

Auteur du Voyage religieux et sentimental aux quatre Cimetières de Paris; de l'Histoire d'un Pensionnat de jeunes demoiselles, etc.

Il n'importe pas d'avoir et de lire beaucoup de livres, mais d'en avoir et d'en lire de bons.

SENEC.

TOME III.

PARIS,

L. HAUSSMAN ET D'HAUTEL, IMPRIM.-LIBRAIRES,
rue de la Harpe, n.° 80.

1809.

Printed in France

VOYAGE

AUTOUR

DE MA BIBLIOTHÉQUE.

CHAPITRE I[er].

Je reçois pendant le dîner la visite d'une jeune dame de la connoissance de madame de Gourville. Entretien sur les livres qui conviennent aux dames.

PENDANT que nous dînions, et au moment où je venois de faire tomber la conversation sur les tendres liens que nous

devions bientôt former, une jeune femme, d'une fort jolie figure, vint nous trouver, et me demanda, d'un air fort gai, si je voulois bien la recevoir en tiers dans notre promenade. C'étoit une bonne amie de madame de Gourville, mais d'un caractère et d'un esprit bien différens. Elle accepta notre modeste dîner ; et comme si elle m'eût connu depuis long-temps, elle se mit à me plaisanter au sujet de mon voyage. Madame de Gourville ne fut pas davantage à l'abri de ses railleries, qui décéloient une femme ignorante et très-frivole, dont le genre d'esprit et le langage d'un naturel piquant, ne lais-

soient pas de me divertir beaucoup.

Quelle folie à l'âge où vous êtes, me dit-elle, de vous enterrer tout vif dans la poussière d'une bibliothèque, et d'entraîner avec vous ma chère amie dans le même cercueil ! Où est le plaisir de vivre seul avec des livres, au lieu de voir le monde, d'aller au spectacle, au bois de Boulogne, à Tivoli, de monter à cheval, et de se produire dans les sociétés à la mode ? Je ne saurois vous exprimer, mon cher Monsieur, combien je vous en veux de pervertir, comme vous faites, madame de Gourville. Voilà deux jours qu'elle ne quitte ni vous, ni votre bi-

bliothéque ; aussi, combien je la trouve changée, triste, rêveuse! on diroit qu'elle aime pour la première fois. Oh! non, Monsieur, vous ne la garderez pas ; je veux l'arracher de vos bras, et l'empêcher de se perdre avec vous. -- Si vous connoissiez, Madame, interrompis-je, si vous connoissiez le plaisir dont nous jouissons dans le pays que nous nous sommes mis à parcourir, vous changeriez bientôt et d'opinion et de langage. -- Quoi! reprit-elle avec une aimable vivacité, vous voudriez que je vous accompagnasse dans ce triste et ennuyeux voyage? J'aimerois autant partir pour les déserts de l'Afrique, au risque

d'y être dévorée par les tigres et les lions. Ah ! mon Dieu, quelle triste existence que de voir toujours des livres, et de s'entretenir sans cesse avec les morts ! . . . .

Pendant cette conversation, madame de Gourville nous regardoit, tantôt l'un, tantôt l'autre, en souriant, et attendoit avec impatience l'instant où son amie cesseroit de parler. -- Tu me trouves donc bien changée ! lui dit-elle enfin. -- Oui, tu as pris un je ne sais quel air de philosophe, qui te va fort mal, et qui, je pense, pourroit bien t'empêcher de former un second établissement. -- A ces mots mes yeux se rencontrèrent avec ceux

de madame de Gourville. Oui, oui, continua madame de Cléri, ce que je dis est de toute vérité. Monsieur, vous perdez Madame, et si elle continue ce genre de vie, j'ose lui prédire que sous peu de jours, il ne sera question dans le monde que de son changement; et il n'y aura homme ni femme qui ne vous accusent de sa folie. -- Sois, je te prie, un peu plus tranquille à mon sujet, interrompit madame de Gourville, et cesse d'en vouloir à Monsieur, parce qu'il veut bien me procurer des jouissances fort supérieures à celles auxquelles tu attaches un si grand prix. Mais, dites-moi, Madame, vous

qui à l'exemple d'Omar, (ici madame de Cléri fit un petit éclat de rire), oui, vous qui à l'exemple d'Omar, vous montrez l'ennemie déclarée des livres, est-ce que vous ne lisez jamais ? Il me semble pourtant que je vous ai surprise quelquefois avec un livre à la main. -- Oui, sans doute, je lis de temps en temps; mais ne pensez pas que ce soient des livres tels que ceux de la bibliothéque de l'oncle de monsieur votre ami. Les romans seuls ont le bonheur de me plaire, et plus ils sont nouveaux, plus je mets d'empressement à me les procurer. A quoi voudriez-vous, en effet, que je m'occupasse, soit avant de m'en-

velles dans la plupart desquelles on ne trouve ni plan, ni imagination, ni style? C'est moi, Madame qui veux vous composer une bibliothéque choisie, et telle qu'il convient à une femme aimable et spirituelle d'en avoir une. --- Il est vrai, dit madame de Cléri, d'un air qui m'annonça que ce compliment l'avoit flattée, il est vrai que ces nouveautés pour lesquelles je mets souvent à contribution les cabinets de lecture, ne me laissent rien, absolument rien dans l'esprit, et qu'après en avoir lu un volume, je serois fort embarrassée de dire ce qu'il contient. -- Les cabinets de lecture! les cabinets de lecture! repris-je, avec le ton de l'in-

dignation ; je les compare aux bureaux de loterie, où tant de personnes courent perdre leur argent. Quiconque s'y abonne, y va nécessairement perdre, et son temps et son esprit. Ayez seulement chez vous cinquante bons volumes, et j'ose vous assurer qu'après les avoir lus, vous voudrez les relire encore, et que vous aurez plus profité, qu'après avoir parcouru cinq cents volumes de nos romans nouveaux. --- Je crois, Monsieur, que vous finirez par me persuader, et m'engager à vous choisir pour mon bibliothécaire. -- Tu pourrois plus mal choisir, ma chère, reprit madame de Gourville. Fie-toi, je te prie, au bon goût et au discer

nement de M. de Valcourt, et sois bien persuadée que les livres qu'il placera dans le catalogue de ta bibliothéque, seront aussi agréables qu'instructifs, et qu'après les avoir lus deux ou trois fois, tu auras autant de littérature qu'il en faut à une femme de bonne compagnie. --- Je veux bien suivre ce conseil, interrompit madame de Cléri. Dès ce moment je m'en rapporte à Monsieur pour le choix des livres qui me conviennent; et je renonce de bonne foi à la lecture des romans qui, il faut que je l'avoue, ne me laissent rien dans l'esprit, quand je les ai lus. Cependant, je dois le déclarer, il pourroit se faire

que M. de Valcourt, dans l'intention de me faire un bon choix, ne m'en fit qu'un, peu agréable, s'il composoit ma bibliothéque des ouvrages des femmes. --- Quoi, Madame, repris-je avec étonnement, vous n'aimez point les ouvrages de votre sexe? dites-moi, je vous prie, la raison de cette répugnance. Vous faites bien de m'en prévenir; car je n'aurois pas manqué de vous mettre entre les mains les meilleurs ouvrages qui aient été composés par des femmes.

Je ne saurois vous donner, répondit madame de Cléri, aucune raison positive de l'aversion que j'ai pour les productions littéraires de mon sexe; si

ce n'est que je n'y trouve point ce caractère viril, ce ton mâle qui distingue les ouvrages des hommes; et que j'ai toujours peur d'y rencontrer dans le style, ce papillotage, ce flux de paroles qu'on nous reproche avec tant de raison. — Voilà, ma chère amie, un joli compliment que tu m'adresses, reprit madame de Gourville, et tu te fais à toi-même beaucoup d'honneur! — Soyez tranquille, Madame, interrompis-je, ce petit outrage sera bientôt réparé, et j'espère bien convertir votre amie au sujet des ouvrages des Dames, comme je l'ai convertie au sujet des romans.

Oh! pour ça, je vous en dé-

ſie, reprit vivement madame de Cléri, en s'affermissant sur sa chaise. — Avez-vous lu la *Princesse de Clêves*? - Sans doute, qui n'a pas commencé par là? — Eh bien! ce roman est l'ouvrage de madame de Lafayette. — Cela se pourroit-il? Il est si bien fait! — Avez-vous lu les *Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste*? — Elles m'ont vivement intéressée? — C'est pourtant mademoiselle de Lussan qui en est l'auteur. Avez-vous lu cette charmante allégorie qui commence ainsi: *Dans ces prés fleuris qu'arrose la Seine*, etc. — Combien je l'ai admirée dans un recueil de poésies que je parcourois dernié-

rement ! -- Ce petit chef-d'œuvre est encore sorti de la plume d'une femme, madame Deshoulières. -- Vous m'étonnez. -- Sans doute vous connoissez l'*Heptaméron françois*. -- J'en ai entendu faire un bel éloge. -- C'est la reine de Navarre qui s'est donné la peine de composer toutes ces historiettes où brille la plus aimable naïveté. -- Seroit-ce possible ! -- Que direz-vous des lettres de madame de Sévigné ? -- Que je ne les ai jamais lues. -- Lisez-les, Madame, et je consens à être regardé comme votre plus grand ennemi, si vous ne les lisez pas toutes, avec le plus grand plaisir, après en avoir lu cinq ou six. C'est un petit sa-

crifice que je vous demande, et j'espère que vous ne me le refuserez pas. -- Je vous le promets; d'ailleurs, cinq ou six lettres sont bientôt lues. — Si vous aimez les romans, peut-être ne dédaignez-vous pas l'histoire, quoiqu'il y ait une énorme différence entre la fable et la vérité. -- J'aime assez à lire l'histoire, quand elle est bien écrite. -- Vous trouverez à vous satisfaire dans les mémoires de Mlle. de Montpensier, dans ceux de Mad. de Stal, dans ceux de Mad. de Motteville, et dans les souvenirs de madame de Cailus, auxquels j'ajouterai ceux de Félicie, par madame de Genlis. Je ne croyois pas que les femmes eussent composé des ouvrages aussi bons

que vous le dites. --- Je pourrois vous nommer bien d'autres noms distingués parmi les auteurs de votre sexe, et qui ont fait autre chose que des romans; je vous nommerois mesdames du Boccage, Pipelet, Vannoz, dont la dernière brille aujourd'hui sur le Parnasse françois, après avoir fait dans sa jeunesse de fort jolis vers dont bien des hommes se seroient enorgueillis. Mais, puisque vous avez donné jusqu'à présent la préférence aux auteurs de romans, je m'en rapporte à vous au sujet de ceux dont vous faites le plus de cas, par le plaisir qu'ils vous ont causé. Mettez la main sur la conscience, et dites-moi

la vérité. --- Comment puis-je vous la dire, n'ayant jamais fait attention au nom des auteurs, ou ne les ayant jamais retenus ? -- Vous avez sans doute lu *Caroline de Lichtfield* ? -- Oh ! oui, c'est un roman qui m'a vivement intéressée. C'est à madame de Montolieu que vous avez obligation du plaisir que vons avez éprouvé. --- Que madame de Montolieu sait bien peindre le sentiment ! -- *Valérie* ne vous aura pas moins intéressée ? -- Un peu moins ; cependant, *Valérie* m'a fait passer des instans bien agréables. -- C'est pourtant à une dame russe que vous devez ces jouissances momentanées. -- Je ne m'en serois pas

doutée. -- De *Claire d'Albe*, de *Malvina*, de *Mathilde*, etc., qu'en dites-vous ? -- Je les disois nuit et jour. -- Remerciez l'ombre de madame Cottin, comme vous devez rendre graces à madame de Stael, pour sa *Corinne*, et à madame de Genlis, pour sa *Duchesse de la Vallière*, et pour son *siège de la Rochelle*. -- Oh ! Corinne ! Corinne ! Ce nom seul me convertit, et me réconcilie avec mon sexe et ses ouvrages. -- C'étoit aussi par un roman que je voulois vous convertir, parce que souvent nos imprudences nous conduisent à la sagesse, et qu'un bon guide doit se servir des passions de ceux qu'il veut ramener à la vertu. -- Il faut, ma chère amie,

dit madame de Gourville à madame de Cléri, te mettre en tiers avec nous, pour le voyage que nous faisons, M. de Valcourt et moi. Tiens-toi prète pour demain à neuf heures du matin, afin que je n'éprouve aucun retard, lorsque j'irai te prendre chez toi.

Madame de Cléri n'auroit pas éprouvé plus de plaisir, si on lui avoit proposé une partie de bal, ou une promenade au bois de Boulogne, qu'elle en ressentit de l'offre que son amie venoit de lui faire. Je fus si satisfait moi-même de la conversion que je venois d'opérer, que ce ne fut qu'avec la plus vive impatience que j'attendis

le lendemain. Les deux amies partirent ensemble, et je restai seul dans le jardin à réfléchir aux plaisirs que je pourrois procurer à ma nouvelle compagne de voyage.

CHAPITRE II.

Poëtes françois, anciens et modernes. Accident tragico-comique, arrivé à Monville. Répertoire du théâtre françois. Poëtes épiques.

Il étoit dix heures, lorsque mesdames de Gourville et de Cléri, se rendirent chez moi.

Après un déjeûner d'un excellent chocolat, nous nous mîmes en route pour la galerie. A peine y étions-nous arrivés, que Monville vint nous rejoindre, et me demanda d'être admis parmi nous, en qualité d'écuyer de ces dames. Nous ne perdîmes point notre temps en d'inutiles discours, et madame de Cléri montroit même pour l'examen de ma bibliothéque autant d'empressement que la veille elle en avoit témoigné de dédain ; elle eut bientôt parcouru des yeux tous les rangs, depuis le parquet jusqu'au plafond ; mais après ce coup-d'œil général, voulant passer aux détails, elle s'arrêta d'elle-même

devant les tablettes où reposoient les ouvrages des poëtes modernes. Comme je voulois être seul à les visiter, je la priai de s'asseoir auprès de madame de Gourville, et j'engageai Monville à me suivre, en lui recommandant, toutefois, de remplir de temps en temps, à l'égard de ces dames, les fonctions d'un loyal et galant écuyer.

Les poëtes françois des quatorziéme, quinzième et seizième siècles, se présentèrent les premiers à notre examen, avec un énorme bagage composé de chansons de ballades, de rondeaux, de madrigaux, de triolets, et même de quelques poëmes épiques, et de quelques

tragédies. Nous rîmes beaucoup de certains titres burlesques, comme les *Opuscules du traverseur des voies périlleuses*; *la Puce de madame Desroches*; *le Triomphe de l'abbaye des Conards*; *la Gente Poitevine*, etc. Passons outre, dis-je à Monville, il y a ici une odeur de bouquin qui pourroit bien vous porter au cerveau. — Effectivement, reprit madame de Cléri qui m'avoit entendu, je sens une je ne sais quelle odeur qu'il ne m'est guère possible de définir. — Il faut bien, lui dis-je, que l'on respire, quand on voyage, l'odeur du fumier que l'on rencontre. — Doucement, doucement, interrompit Monville, il

y a dans ce fumier quelques pierres précieuses qu'il n'y faut pas laisser. De ce nombre, sont les fabliaux et contes des douzième et treizième siècles, recueillis par M. Legrand d'Aussi, en quatre volumes in-seize ; les œuvres de Clément Marot, de l'édition de 1700, en deux petits volumes ; les poésies de Malherbe, édition de Barbou, en un seul volume in-octavo, et celles du marquis de Racan ; ami de Malherbe, édition de Coustelier, en deux volumes in-douze. -- Je me souviens que Boileau a dit de Malherbe :

Enfin Malherbe vint, et le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

et qu'au commencement de son art poétique, il avoit dit ;

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
Racan chanter Philis, les bergers et les bois.

Pour désennuyer ces dames, continuai-je, voudriez-vous bien, mon ami, leur remettre ces deux poëtes, et leur montrer la belle ode adressée par Malherbe à son ami Duperrier, pour le consoler de la mort de sa fille ?

Comme Monville se retournoit pour s'acquitter de ma commission, un volume in-folio qu'il avoit heurté, se détacha de la tablette où il reposoit, sans doute, depuis long-temps,

et lui tombant sur le pied gauche, lui fit pousser un cri aigu qui nous fit croire qu'il étoit dangereusement blessé. Je relevai l'in-folio meurtrier, et l'ayant ouvert, je reconnus la *Pucelle de Chapelain.*

Maudit soit l'auteur dur, etc.,

s'écria Monville ; et ces dames, ainsi que moi, de rire de l'application et de son à-propos.

Quand le premier sentiment de la douleur fut passé, et que Monville eut remis, en boitant, le volume de Malherbe entre les mains de madame de Gourville, il vint me rejoindre, et nous continuâmes de visiter les rangs des poëtes françois.

Comme mon oncle avoit suivi l'ordre des temps dans leur arrangement, nous eûmes beaucoup de peine à les classer selon les genres dans lesquels ils s'étoient fait connoître, et avoient excellé. Mais avec de la patience, nous vînmes heureusement à bout de rassembler tous ceux parmi lesquels j'avois des choix à faire.

Je ne ferai point le dénombrement de tous les poëtes épiques, pindariques, dramatiques, qui nous passèrent sous les yeux. Je me garderai bien de citer les poëmes burlesques d'Alaric, de St. Louis, de la Madeleine à la Ste. Beaume, et autres semblables, ni ces vieilles tragédies compo-

sées sur des sujets chrétiens, ni les pièces oubliées qui composent le théâtre de Hardi, et de quelques autres que personne ne lit. Cependant ce n'étoit pas sans plaisir que Monville les feuilletoit, et moi-même, je jouissois, quand il avoit trouvé quelque tirade burlesque à déclamer.

Dites-nous donc, je vous prie, demanda madame de Cléri, ce qui vous occupe si fort, que vous nous laissez là, sans nous dire mot ? --- Nous parcourons, lui répondis-je, les sentiers de notre ancien Parnasse. -- Je doute, reprit madame de Gourville, que vous y trouviez beaucoup de fleurs à cueillir. je vous avoue qu'à votre place,

je ne m'arrêterois pas aussi long-temps devant ces vieilleries. Que ne vous emparez-vous de suite des ouvrages des meilleurs poëtes françois qui ont paru depuis Corneille ? Je vous assure que mon choix seroit bientôt fait ; pour commencer par les auteurs dramatiques, je pense que cinq ou six feront votre affaire, savoir : Corneille, Racine, Molière, Regnard, Destouches, et Voltaire. Vous ajouterez, si vous le voulez, à ces noms, Piron ; et Crébillon. -- Quoi ! Madame, j'aurai tout ce qui se joue, tout ce qui est estimé en fait de poëmes dramatiques, quand je posséderai ces huit auteurs ? -- Je ne vous dis pas cela, répliqua

madame de Gourville ; car je sais fort bien que nous avons d'autres auteurs, un bon nombre d'excellentes pièces de théâtre, telles que Venceslas de Rotrou, la Médée de Longepierre, le Manlius de la Fosse, le Warwick de Laharpe, etc. -- Pour lire ces pièces, je vois clairement qu'il me faudra conserver les œuvres des auteurs de ces pièces. -- Je sais un bon moyen de vous arranger, interrompit madame de Cléri, c'est de vous contenter du Répertoire du théâtre françois, excellent recueil de nos meilleures pièces de théâtres, qui a paru, il y a quelques années, en vingt-trois volumes in-octavo.-Quelle excellente idée

vous me donnez, Madame ! Ainsi, je pourrai me passer de ces recueils dramatiques, ou sur vingt pièces, on n'en trouve souvent qu'une seule de bonne, et qui soit restée au théâtre. Je sais un gré infini à M. Petitot de m'avoir épargné par son recueil beaucoup d'argent, beaucoup de place, et beaucoup d'ennui. Plût à dieu qu'un autre écrivain nous donnât, avec le même goût, le recueil de tous les petits chefs-d'œuvres poétiques, disséminés dans les ouvrages de nos poëtes de tous les ordres ! -- C'est un trait de lumière qui a frappé madame de Cléri, interrompit Monville ; et

nous lui avons une grande obligation d'avoir ainsi abrégé notre route. Sans cet heureux Répertoire, où en seriez-vous ? et quel risque n'auriez-vous pas couru de vous heurter contre la *Brouette du Vinaigrier?* Voilà bien le caractère des femmes ; quand nous autres hommes nous errons de circuits en circuits, elles voient d'un seul coup-d'œil le chemin qu'il convient de prendre, et le but qu'il faut atteindre.

J'aurois bien voulu faire une excursion sur le territoire des poëtes dramatiques anglois, italiens, espagnols, allemands, etc., mais j'en fus détourné

aussitôt par le même Monville, qui me fit comprendre que, pour bien apprécier les poëtes étrangers, et se plaire à la lecture de leurs ouvrages, il étoit indispensable de posséder leur langue. Nous avons, à la vérité, disoit-il une traduction du théâtre de Shakespear, par le Tourneur; une des œuvres de Métastase; une du théâtre de Goldoni; une autre enfin de celui d'Alfiéri; mais ce n'est pas dans ces traductions, quelque fidèles qu'elles soient, que vous trouverez le génie et la délicatesse des originaux. Au reste, puisque vous voulez vous former une bibliothéque toute françoise, je pense

que vous avez bien assez avec les théâtres des Corneilles, de Racine, de Molière et de Crébillon, du Répertoire de M. Petitot, qui vous offre tout ce qui est généralement reconnu comme parfait, en fait de pièces de théâtre, disséminées dans un grand nombre de volumes. Laissez aux amateurs des grandes bibliothéques le soin de s'assortir de toutes manières; pour vous, n'ayez que les livres que vous devez et que vous pourrez lire. -- Ainsi, hâtons-nous, repris-je, et ajournons les poëtes étrangers jusqu'au temps où je pourrai les lire dans leur propre langue.

Bon, pour les poëtes dramatiques, interrompit madame de Gourville, mais il en est d'autres dont nous avons d'excellentes traductions en prose. Vous vous attendez bien que je vous parlerai de l'Arioste, et du Tasse, qui en sont les principaux. -- Avec quel plaisir, reprit madame de Cléri, j'ai lu le *Roland furieux*, traduit par M. de Tressan, la *Jérusalem délivrée*, traduite par M. Lebrun, l'un des grands dignitaires de l'empire! --- Ce sont là des poëmes qu'on nomme épiques, remarquai - je. Souffrez, Mesdames, qu'après les avoir trouvés et mis à part, j'y ajoute

la traduction, ou plutôt la belle imitation en vers du *Paradis perdu de Milton*, par M. Delille, et celle de la *Lusiade du Camoëns*, par M. de Laharpe. Par ce moyen, j'aurai rassemblé tous les poëmes épiques, à commencer par l'*Iliade et l'Énéide*. -- Ce seroit, dit Monville, un joli sujet de conversation que le parallèle de ces grands poëtes, ainsi que l'examen des beautés que l'on y trouve. -- Oh ! quant à ce qui concerne le *Paradis perdu*, je vous en fais grace d'avance, reprit madame de Cléri ; tous ces diables me font peur ; donnez-moi la *Jérusalem délivrée*, c'est le poëme que je préfère à

tous les autres. -- Et moi, dit Monville, c'est l'*Iliade* ; et moi, dit madame de Gourville, après avoir un peu réfléchi, c'est le *Roland furieux ;* et moi, dis-je, c'est l'*Enéide* que je regarde comme l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain. -- Et de la *Henriade*, qu'en dirons-nous ? reprit Monville ; est-ce que nous ferons à notre nation l'outrage de n'en pas parler ? -- A dieu ne plaise, lui répondis-je ; mais depuis long-temps, on a dit tout ce qu'il en falloit dire ; et si je voulois faire une dissertation sur ses beautés et sur ses défauts, je ne vous apprendrois que ce que vous saviez sans

doute avant moi. — La *Henriade!* s'écria madame de Cléri, un peu vivement, je l'ai lue à cinq ou six reprises, et je ne comprends pas comment tant de beaux vers, et de si brillans morceaux sont parvenus à m'ennuyer.

Après cette petite digression sur les poëmes épiques, pendant laquelle Monville et moi nous nous étions rapprochés de nos compagnes de voyage, nous retournâmes vers les tablettes que nous avions quittées, et où nous trouvâmes bientôt placés les uns auprès des autres, ceux qui me manquoient, savoir : le *Roland furieux*, la *Jérusalem délivrée*, le *Paradis perdu*, et la *Lusiade*

du *Camoëns*. J'aurois bien voulu y joindre la *Messiade*, par Klopstock, mais après une observation que me fit Monville, je laissai ce poëme avec tous ceux du second et du troisième ordre, dont je ne voulois pas m'embarrasser.

CHAPITRE III.

Eloge de Gresset. Réflexions sur les poëmes descriptifs. M. Delille, chef d'une école poétique. Ses principaux disciples. Assoupissement de Monville.

Il nous restoit à faire encore bien des excursions sur le Parnasse françois, quoique nous eussions déjà rendu visite aux écrivains qui en habitent les parties les plus élevées. Heureusement nous n'avions plus qu'à descendre, et nous avions lieu d'espérer qu'avant la fin

du jour, ou même avant l'heure du dîner, cette partie de notre voyage seroit terminée.

Notre examen avoit d'abord pour objet les poëtes lyriques; ensuite les poëtes didactiques, puis les poëtes descriptifs, enfin les auteurs de poésies légères, érotiques, fugitives, et les chansonniers, de toute espèce, depuis Pannard et Collé jusqu'à ceux de nos petits théâtres. Ce n'étoit pas pour nous une petite affaire que de démêler dans les broussailles qui s'offroient à nos regards, quelques fleurs qui s'y cachoient, car mon oncle avoit tout confondu, et pour trouver un bon volume, nous en avions des centaines de mé-

diocres à ouvrir. Enfin, après une assez pénible recherche qui ne nous avoit procuré que de l'ennui, je saisis avec une sorte d'avidité les œuvres complètes de Boileau, avec les notes de monsieur de St. Marc, de l'édition de 1748, en cinq volumes in-octavo. -- Voilà, me dit Monville, une exellente découverte sous tous les rapports; voilà la plus belle, la plus rare, et la plus chère de toutes les éditions des œuvres de cet immortel écrivain. Joignez-y, je vous prie, celle, quoique beaucoup plus moderne, des œuvres du Pindare françois, J. B. Rousseau, en quatre volumes in-octavo. -- Grand merci, lui dis-

je, voilà deux poëtes classiques que je veux sans cesse feuilleter. Mais, que ne puis-je y joindre une édition de Jean Racine! Vous voulez-donc, me répondit Monville en souriant, vous voulez donc vous déclarer juge entre MM. Laharpe et Geoffroi ? -- A dieu ne plaise, que je préfère l'un à l'autre ! Mais pour arranger ce différend, je vois un bon moyen, c'est de me contenter d'une assez belle édition, en quatre volumes in-octavo, que j'ai vue sur la tablette des auteurs dramatiques. -- Je vous applaudis sincèrement de vouloir lire Racine, sans recourir aux notes savantes dont ont a surchargé ses tragédies. On di-

roit que nous ne pouvons plus apprécier ses beautés, tant on s'est appliqué à nous montrer quelles elles sont, et où elles sont. Il semble que le public soit incapable de les admirer, et qu'il ait été réservé à un petit nombre d'écrivains de les sentir.

Nous fouillâmes encore dans un bon nombre de recueils poétiques, et après avoir lu les noms de Furetière, d'Aceilli, de La Suze, de Sanlecque, de Pavillon, de Villiers, de Vergier, de Lamotte, de Gacon, de la Monnoie, de Durosoi, de Lemierre ; de .... etc., etc., etc., tous poëtes sans chaleur et sans verve, nous nous arrêtâmes d'abord avec complai-

sance devant les œuvres de madame Deshoulières, dont j'offris à madame de Cléri, un exemplaire de deux que je trouvai ; ensuite devant les deux volumes des poésies de MM. Chaulieu et de la Fare, et devant le charmant voyage de Chapelle et de Bachaumont, qui ont eu tant et de si mauvais imitateurs. — Le *Poëme de la Religion*, par Louis Racine, reçut aussi nos hommages, autant à cause de la beauté des vers que de la sublimité du sujet. C'est dire que je m'empressai d'aller déposer ces excellens livres auprès de ceux dont je devois faire l'ornement de mon cabinet.

Est-ce que vous ne trouverez point les charmantes poésies du cardinal de Bernis, et les œuvres de Gresset, me demanda madame de Gourville? - Pardonnez-moi, Madame, je me garderois bien de les dédaigner, et même il n'y a qu'un instant que je les avois à la main. Je vous sais gré de m'avoir rappelé le souvenir des deux poëtes que j'ai lus avec le plus de plaisir. Mais permettez-moi de vous dire, que, quoiqu'aimables tous deux, ils ne sont point d'un mérite égal, et que Gresset l'emporte de beaucoup sur le cardinal de Bernis, par l'inimitable fraîcheur de son coloris, et la prodigieuse facilité de sa versification. Plût à Dieu que tous nos

poëmes descriptifs ressemblassent au Lutrin de Boileau, au Ververt et à la Chartreuse de Gresset, et au poëme de St. Lambert sur les saisons! - Qu'avez-vous à dire, je vous prie, contre les poëtes descriptifs, interrompit madame de Cléri? Voulez-vous bien les ménager un peu? Je les aime beaucoup; et quand je fais tant que de lire des vers, je m'attache surtout à ceux qui m'offrent de jolies descriptions. - Tant pis pour vous, Madame, reprit Monville, si vous donnez la préférence aux poëmes descriptifs. Pour moi, je ne trouve pas de genre plus ennuyeux et plus contraire au bon goût, et je suis fâché pour l'honneur de M. Delille qu'il l'ait mis si fort

à la mode parmi nous. Modérez-vous un peu, mon ami, dis-je à Monville, car vous aurez à faire à forte partie, et je suis tout résolu de me ranger de l'avis de Madame. Blâmez tant que vous voudrez M. Delille ; ses ouvrages feront toujours mes délices, à commencer par son poëme des Jardins. Et pour vous prouver toute l'estime que j'en fais, de ce pas je cours à la tablette où j'ai aperçu la collection brochée de ceux de ses ouvrages qui diffèrent de ses traductions des *Géorgiques*, de l'*Énéide de Virgile*, et du *Paradis perdu*. Les voici bien tous: les *Jardins*, *l'Homme des champs*, *la Pitié*, *le Poëme de l'imagi-*

nation, et *les trois Règnes de la Nature*. Mais ne pensez pas, mon cher Monville, que le cas que je fais des poëmes de M. Delille, me les fasse trouver tous également beaux, et même sans défaut. S'il m'étoit permis de juger un si grand poëte, je dirois qu'il s'est trop abandonné à son imagination, à sa prodigieuse facilité, et à son goût pour les descriptions, goût qui l'a, de temps en temps, entraîné dans des détails puérils, minutieux, et pleins d'affectation, et l'a rendu un modèle si dangereux à suivre pour les jeunes poëtes. Je ne nommerai point ceux qui se sont trop attachés

aux pas de ce grand maître, n'ayant point la volonté de les placer dans ma bibliothéque. Cependant, il est quelques-uns de ses disciples que je dois nommer ici avec éloge, et ces dames pensent bien que ce sont MM. Michaux, Legouvé, Millevoie, Chênedollé, St, Victor, Berchoux, Tréneuil, et madame de Vannoz, ces deux derniers, quoiques poëtes élégiaques, ayant payé leur tribut de description au chef de leur école.

-- Je pense maintenant comme vous, interrompit Monville ; mais, j'en fais l'aveu, c'est votre modération qui m'a réconcilié avec M. Delille.

Comme j'avois fait une forte

enjambée, pour m'emparer des ouvrages que je viens de citer, je revins sur mes pas pour exploiter les tablettes que j'avois abandonnées. J'y trouvai d'abord la volumineuse collection de l'almanach des Muses que je laissai fort tranquille à la place qu'elle occupoit. Ce n'est pas que je ne regardasse cer ecueil comme amusant, par le grand nombre de jolies pièces fugitives que l'on y a rassemblées, mais ses quarante - deux volumes auroient trop augmenté le nombre des miens; d'ailleurs, ayant encore à me procurer quelques petits recueils, pour compléter ma collection poétique, je devois être avare des

plus petites places de mon cabinet.

Il me semble, me dit madame de Gourville, que si vous avez placé les fables de La Fontaine, je ne sais par quelle raison, au nombre de vos mythologues, vous avez oublié ses contes. Si je vous fais cette remarque, vous en avez obligation à madame de Cléri qui me disoit tout à l'heure, à l'oreille : il a oublié les contes de La Fontaine. — Grand-merci, Madame, répondis-je ; vous me délivrez d'un doute qui me tourmentoit depuis long-temps, et vous venez de lever tous mes scrupules. Assurément, je n'aurois jamais osé vous nommer

un ouvrage dont la licence ne sauroit être excusée par la beauté de la poésie; mais puisque vous vous croyez assez en sûreté contre le danger de cette lecture, je vais vous satisfaire à l'instant; voici les contes de La Fontaine de la belle édition des fermiers généraux, et enrichis d'un grand nombre de jolies figures, en deux volumes in-octavo. — Qu'appelez-vous, je vous prie, in-octavo, in-douze, in-quarto, in-folio? interrompit madame de Cléri : je vous dirai, continua-t-elle, qu'il m'est arrivé plusieurs fois de demander à un libraire du Palais royal, en lui montrant une petite brochure, combien il vendoit cet

in-quarto. A cette question ; je le voyois sourire, et puis il me répondoit, que ce n'étoit qu'un in-douze. -- Vous n'êtes pas la seule dame, répondis-je, qui ignore la signification attachée à ces mots techniques, et bien des hommes sont là-dessus dans la même ignorance. Je vous dirai donc, Madame, qu'un volume in-folio est composé de feuilles pliées en deux ; qu'un in-quarto est celui dont les feuilles sont pliées en quatre ; l'in-octavo, celui dont les feuilles forment huit feuillets ; et l'in-douze, celui dont chaque feuilles se divise en douze parties. Ainsi la feuille pliée en deux donne quatre pages ; celle

qui est pliée en quatre, en fournit huit ; celle qui donne huit feuillets, offre seize pages ; et celle, enfin, dont le pli s'étend jusqu'à quatre feuillets multipliés par trois, contient vingt-quatre pages. Après cette petite leçon d'imprimerie, permettez, Madame, que je revienne à mes poëtes ; et puisque madame de Gourville est d'avis que les contes de La Fontaine fassent partie de mes poésies, sans doute, elle ne trouvera pas mauvais que j'y joigne les œuvres de Gentil Bernard, de M. de Boufflers, les Opuscules de Parny. Assurément, elle auroit mauvaise grace de vous blâmer de ces choix, reprit madame de

Cléri, avec un air de malice; et si vous prétendez avoir un assortiment de jolis vers, je ne crois pas que vous puissiez en former un plus agréable, plus complet, et dont la réputation soit mieux établie. -- Oui, oui, Monsieur fera très-bien de lire ces poëtes charmans, dit madame de Gourville, je le prie seulement de ne point les prêter aux jeunes personnes qu'ils feroient trop rêver.

Pendant cette conversation, Monville qui s'étoit mis en devoir de parcourir la tablette des poëtes érotiques, venoit de s'endormir sur un échelon de notre voiture, ayant encore entre les mains les œuvres de

Bernard, ouvertes au premier chant de l'Art d'aimer. Quoi! m'écriai-je, peut-on s'endormir en lisant un auteur si ingénieux et si délicat! – Voilà précisément la cause de mon sommeil, répartit Monville, en ouvrant les yeux; je n'aime pas l'esprit où le cœur doit parler; il y a trop de finesse, trop de coquetterie, trop de jolies choses dans ce petit poëme, et trop peu de ces mouvemens qui soutiennent ou réveillent l'attention du lecteur. J'aurois beaucoup mieux fait de chercher l'épître à Claudine. -- Chût! chût! mon ami, un peu de discrétion devant les dames. -- Vous parlez de nous, ce me semble; peut-on savoir ce que

vous en dites ? me demanda madame de Cléri. — Je disois, madame, qu'il y avoit certains titres qu'il ne falloit pas toujours nommer devant les dames, même devant celles qui avoient lu les pièces qui les portent.

Après cette réponse, je rassemblai mes poëtes ; et satisfait de mon choix, j'allois engager ces dames à descendre dans le jardin, lorsque Monville m'apporta le voyage en prose et en vers de Chapelle et Bachaumont, que j'avois cherché en vain. Je le remerciai de sa complaisance, et l'invitai à donner la main à madame de Cléri, pendant que je présentois la mienne à madame de Gourville.

Je donnai, comme à l'ordinaire, à dîner à mes compagnons de voyage. Notre repas fut très-gai, et nous nous divertîmes beaucoup, ces dames et moi, des deux aventures arrivées à Monville, qui ne s'étoit pas mieux trouvé de la douceur de Bernard que de la dureté de Chapelain. – Vous êtes, il en faut convenir, un homme extraordinaire, lui dit madame de Cléri, puisqu'une pucelle vous blesse, et que l'Art d'aimer vous endort. Cette singulière apostrophe nous fit rire, et Monville, sans se déconcerter,

répondit avec autant de politesse que d'esprit, que tous les hommes devoient s'attendre à être blessés, plus ou moins, par les dames, et que pour lui, si les poëtes l'endormoient quelquefois, de beaux yeux ne pouvoient que lui causer de longues insomnies. Madame de Cléri rougit à ces mots, baissa les yeux, et ne fut plus tentée de s'en prendre à Monville.

Quand nous eûmes dîné, nous nous séparâmes, après que j'eus fait promettre à madame de Cléri qu'elle reviendroit le lendemain déjeûner avec madame de Gourville.

CHAPITRE IV.

Je reçois la visite d'un Bibliothécaire, que j'engage à voyager avec moi. Éloge d'une bibliothéque. Géographes et Chronologistes.

Je me levai dès que le jour parut. Le temps étoit bien changé : au lieu de ce ciel pur et serein, et de cette douce température dont j'avois joui, depuis le commencement de mon voyage, ce n'étoit de tout côté que nuages épais et noirs qui me menaçoient d'un violent orage et d'une pluie abondante.

En attendant l'arrivée de mes compagnes de voyage, je m'occupai à mettre en ordre les livres que j'avois choisis, et placés pêle-mêle vers un des angles de la galerie. Je me livrai à cette occupation jusqu'à neuf heures; après quoi, je descendis dans mon jardin pour m'y promener, en attendant mesdames de Gourville et de Cléri. A peine y avois-je fait quelques pas qu'un bibliothécaire distingué de la capitale, attiré par le bruit de mon voyage, vint m'y trouver, pour me demander la permission de m'accompagner. Comme je le connoissois de réputation, je lui fis tout l'accueil dû à son mérite, et je lui témoignai la

vive satisfaction que j'éprouverois, s'il vouloit bien m'éclairer de ses lumières, et de ses connoissances bibliographiques.

Cependant ces dames n'arrivoient pas, et je commençois à m'ennuyer de faire attendre M. le bibliothécaire, lorsque Marthon vint me remettre un billet de la part de madame de Gourville, par lequel elle s'excusoit de ne pouvoir pas se rendre à mon invitation, madame de Cléri l'ayant priée de lui faire promptement une note des ouvrages qui pourroient le mieux lui convenir. Je trouvai cette excuse fort légitime, et je m'applaudis du goût que j'avois inspiré à une femme frivole pour

la lecture des livres instructifs. Ainsi, n'ayant plus de motif pour retarder mon voyage, je conduisis mon nouveau compagnon dans la galerie de ma bibliothéque.

Dès qu'il eut jeté les yeux sur mes livres, que vous êtes heureux, me dit-il, d'avoir tous ces ouvrages à votre disposition, et combien je vous félicite de pouvoir vous trouver chaque jour et à chaque instant, en si bonne compagnie! Voilà, Monsieur, le véritable paradis terrestre; c'est ici que se trouve l'arbre de vie, l'arbre de la science du bien et du mal. Quelle agréable odeur s'exhale de tous ces livres, et

embaume l'air! Que l'on ne me parle plus du bonheur des gens du monde, le vrai bonheur ne se trouve qu'ici ; ce n'est qu'ici que règnent la paix, la sagesse, la tranquillité de l'esprit et du cœur. Que le guerrier se plaise sur le champ de bataille ; que l'avare ne jouisse qu'auprès de son or ; que les grands et les riches fassent leurs délices des spectacles, des festins, de la chasse ; pour moi, j'oublie tout devant une bibliothéque ; et sans ces malheureux besoins auxquels la nature nous a assujettis, j'y passerois ma vie, sans m'apercevoir de la différence du jour et de la nuit. -- Voilà, interrompis-je,

voilà, Monsieur, un enthousiasme que j'approuve fort, et qui est bien conforme à mon goût personnel ; mais je vous avouerai que, trouvant ma bibliothéque beaucoup trop nombreuse, j'ai pris la résolution d'y faire le choix des ouvrages qui, en tout genre, sont les plus estimés, et dont le mérite est depuis long-temps et généralement reconnu. J'ai déjà fait une grande partie de ce choix, et de divisions en divisions, de tablettes en tablettes, je suis arrivé aux frontières de l'histoire. Je suis enchanté, reprit le bibliothécaire, de l'occasion que vous m'offrez de parcourir un pays où l'on trouve une si

agréable et si intéressante variété de productions, depuis celles de la chronologie et de la géographie qui en sont l'entrée, jusqu'à celles de l'histoire littéraire, qui en forment la dernière limite.

Tout en nous entretenant ainsi, nous nous étions avancés jusqu'à la partie de la bibliothéque qui étoit en face de la porte, laquelle contenoit tous les livres sur l'histoire, au nombre de plus de trois mille. -- Quelle obligation je vous ai, dis-je au bibliothécaire, d'être venu visiter mes livres ! Comment aurois-je pu, sans votre secours, choisir ceux dont ni l'utilité, ni la nécessité, ne sau-

roient être contestées? En vérité, au milieu de tant de chronologistes, de géographes, d'historiens anciens et modernes, de voyageurs, d'antiquaires, de biographes, de lexicographes, et de journalistes, je me serois infailliblement égaré; pour vouloir trop suivre mes goûts, je me serois attaché à des ouvrages plus agréables qu'utiles, et j'aurois entassé voyages sur voyages sans examen et sans discernement.

De tous les ouvrages de l'esprit humain, reprit le bibliothécaire, je ne crois pas qu'il y en ait qui exigent plus de sagesse dans le choix que l'on en veut faire, que ceux qui

composent la division historique d'une grande bibliothéque. Ce n'est plus l'élégance du style, les mouvemens de l'éloquence, les élans de l'imagination, que l'on y doit chercher, mais la sagesse, la simplicité, la vérité. Je ne veux pas dire néanmoins que l'histoire ne soit susceptible d'aucun ornement ; mais toute sa parure lui vient d'elle-même, et plus son langage est vrai, plus elle sait faire paroître les faits qu'elle raconte sous le jour et avec les couleurs qui leur sont propres, plus elle intéresse les esprits judicieux, même ceux qui se plaisent le plus aux récits embellis par l'imagina-

tion. Sans doute, dans cette multitude d'historiens que nous avons sous les yeux, il en est un bon nombre, sans parler des voyageurs, qui se sont plu attachés à l'éclat des narrations qu'à la vérité historique; malheureusement, ce sont leurs écrits que l'on recherche avec le plus d'empressement et qu'on lit avec le plus d'avidité; et peut-être, Monsieur, êtes-vous du nombre des lecteurs qui préfèrent les écrivains qui se sont moins distingués par la méthode et la clarté, que par l'élégance et les ornemens du langage. -- Rien n'est plus vrai, Monsieur, repris-je, avec un peu de confusion: c'est pourquoi,

je vous sais un gré infini de votre visite et de vos conseils.

Je n'ai rien à dire, continua mon savant et aimable guide, je n'ai rien à dire contre l'arrangement que votre oncle a observé pour ses livres d'histoire. Ainsi, nous n'avons rien de mieux à faire que de nous y conformer. Mais je pense qu'il est inutile que nous ouvrions ces trois mille volumes; et puisque vous ne voulez que les ouvrages les plus utiles et les plus indispensables pour un homme du monde, ce n'est qu'à ceux-là que nous nous arrêterons.

Voyez-vous comme les livres qui traitent de l'histoire en gé-

néral précèdent tous les autres, et même ceux qui servent d'introduction à cette belle science? Cependant je ne vous en dirai rien, ou s'il faut vous en citer quelques-uns, je vous nommerai la Physique de l'histoire, la Philosophie de l'histoire, la Manière d'écrire l'histoire, les Impostures de l'histoire; mais tous ces ouvrages, et beaucoup d'autres, sont tellement remplis de paradoxes, ou me paroissent si inutiles, que je pense qu'ils doivent tous céder la place à la *Méthode pour étudier l'histoire*, par Lenglet du Fresnois, en quinze volumes in-douze, et à *l'Esprit de l'histoire*, par M. Ferrant, en quatre volumes in-

octavo. Je ne perdrai point de temps à vous faire l'éloge de ces deux ouvrages, du dernier surtout, qui a déjà eu plusieurs éditions, et a mérité les éloges de tous les hommes qui réunissent le goût à l'instruction.

Après les livres dont je viens de vous parler, nous avons à parcourir ceux qui traitent de la chronologie et de la géographie, deux sciences que doit nécessairement étudier quiconque veut bien connoître l'histoire, car elles sont comme des flambeaux, sans lesquels les faits historiques ne présentent que confusion, et n'entrent dans la mémoire que pour en sortir bientôt.

Donnez-vous la peine de me suivre, et vous saurez quel petit nombre de géographes nous avons à placer dans nos bibliothéques. Parmi les anciens, en voilà trois ou quatre (1) entre lesquels Strabon tient le premier rang, Strabon qui a excellé dans la géographie, comme Tite-Live, Salluste et Tacite, dans le récit des évènemens : mais quelque bon géographe qu'il soit, il est fâcheux qu'il n'ait pas encore été traduit en françois. En attendant cette traduction à laquelle plusieurs savans travail-

(1) Quand on a Srabon, Ptolomée, Etienne de Byzance, on a tout ce qu'il faut avoir pour l'ancienne géographie.

lent depuis quelques années, je vous conseille de vous en tenir à la géographie ancienne de d'Anville, le plus exact et le plus instruit des modernes qui aient écrit sur la géographie. Cet ouvrage est composé de trois volumes in-douze, enrichis de plusieurs cartes qui valent mieux que beaucoup d'atlas. Avec cet ouvrage qui est rempli d'érudition, vous pourrez vous passer d'un grand nombre de livres dont il renferme la quintessence, et tout ce qu'on y peut trouver d'utile.

Le bibliothécaire se tut alors, et se mit à chercher avec moi ces trois précieux volumes. Comme la subdivision géographique n'étoit pas nombreuse, nous les

eûmes bientôt trouvés. J'y portai la main avec respect et les présentai au bibliothécaire, qui ne cessoit de faire l'éloge de d'Anville, que pour me conseiller de faire la recherche d'un bon atlas pour la géographie ancienne, en me nommant celui de l'histoire ancienne de Rollin. Mais j'eus beau chercher, je ne le trouvai pas : et ce ne fut qu'en feuilletant ce dernier historien, que je vis les cartes de d'Anville, insérées dans la collection in-quarto de ses ouvrages.

Si nous avions trouvé ce qui me falloit pour la géographie ancienne, il ne nous fut pas aussi aisé de nous procurer une bonn e géographie moderne.

Nous vîmes bien, à la vérité, des noms célèbres dans les écoles, comme ceux de Mérula, Cluvier, Golnitz, Varémies, Buffier, François ou Crozat, Hubner, Robert, Lacroix, etc. Mais tous ces noms ont vieilli, et les géographies qui les portent sont ou obscures, ou inexactes, ou incomplètes, ayant été composées, sans le secours des voyages modernes, ou avant les révolutions qui ont changé, en plusieurs pays, la face du globe.

Nous n'avons donc à opter qu'entre les quatre géographes que voici, me dit le bibliothécaire, en montrant celles de Büsching, qui ne traite que de l'Europe et de l Asie ; de Guthrie, en neuf

volumes in-octavo, avec un atlas; de Pinkerton, en six volumes, aussi avec un atlas ; et de Malte-Brun, en seize volumes, avec un atlas. La première a joui, continua-t-il, d'une grande renommée, surtout pour la partie de l'Allemagne qui y est bien traitée ; mais elle a cédé le pas à celle de Guthrie qui a obtenu d'abord parmi nous un assez beau succès, à cause de ses détails relatifs à la France dont elle expose la nouvelle division ; mais les inexactitudes qu'on y a reconnues, lui ont fait préférer la géographie de Pinkerton qui, à des notions précises sur la description de l'Europe, réunit ce que les voyageurs modernes

les plus instruits nous ont appris des autres parties du globe. Cette géographie qui aujourd'hui est la plus estimée des connoisseurs, et que l'on met entre les mains des jeunes gens, un peu avancés, seroit incontestablement éclipsée par celle de Malte-Brun, dont les recherches, la méthode, la clarté et l'exactitude sont dignes des plus grands [éloges, si cette dernière n'étoit pas plutôt un bel ouvrage de bibliothéque, qu'une collection classique. A ces qualités si recommandables dans un ouvrage de ce genre, j'ajouterai qu'elle présente un avantage dont les précédentes manquent presque toujours, et que l'on

aime pourtant à trouver dans les ouvrages pour le succès desquels il n'est pas d'une absolue nécessité, je veux dire, la forme agréable du style qui en est tantôt vif, tantôt brillant, tantôt pittoresque, souvent élégant, et toujours pur. Comme cette géographie est très-volumineuse, et que le prix en est fort élevé, un grand nombre de personnes sont obligées de s'en tenir à celle de Pinkerton. Pour vous, Monsieur, qui n'avez rien à débourser pour en faire l'acquisition, profitez de la bonne occasion qui se présente, et conservez *Malte-Brun*. Pour achever votre collection géographique, continua le bi-

bliothécaire, munissez-vous d'un dictionnaire de Vosgien. Comme cet ouvrage a été souvent réimprimé, et toujours avec des corrections et des augmentations utiles, vous ferez fort bien de choisir la dernière édition qui porte, je crois, la date de 1808. -- Il paroît, Monsieur, interrompis-je, qu'il en est des livres de géographie comme de ceux qui traitent de la physique et de la chimie; c'est-à-dire, que ce sont les plus nouveaux qu'il faut préférer. -- Sans doute, reprit le bibliothécaire, si toutefois ils présentent de nouveaux faits, de nouvelles découvertes, ou des observations nouvelles.

Après avoir retiré de mes ta-

blettes les ouvrages qui venoient de m'être désignés, comme les meilleurs, j'engageai le bibliothécaire à accepter un déjeûner frugal que Marthon venoit de préparer; mais loin d'être fatigué, il ne voulut prendre du repos, qu'après avoir parcouru les tablettes consacrées aux traités sur la chronologie. Faisons encore quelques pas, me dit-il, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Puisque nous voici à la chronologie dont les ouvrages sont peu nombreux, je pense qu'il ne vaut pas la peine de nous arrêter en si beau chemin, et qu'il seroit malhonnête de ne la pas visiter, quand nous avons fait cet honneur à sa

sœur la géographie. -- Voici les tablettes chronologiques de Lenglet du Fresnois, en deux volumes in-octavo, de la dernière édition, publiée par MM. Debure, père et fils. Excellent ouvrage, généralement estimé, et bien digne de sa haute réputation. Ajoutez, si vous le trouvez, l'atlas géographique et chronologique de M. Lesage, lequel vous dédommagera de l'Art de vérifier les dates, par les Bénédictins, que, peut-être, vous n'avez pas. --- Vous me pardonnerez ; je le viens d'apercevoir parmi les in-folio ; à ce titre il encourt l'exclusion que j'ai donnée à tous les ouvrages de ce format, Mais il me semble,

que ce seroit peu que l'Atlas de Lesage, pour le remplacer ; et que je ferai bien de le faire accompagner des trois volumes composés par M. Koch, ex-tribun, sur les révolutions arrivées en Europe. -- C'est bien pensé, dit le bibliothécaire, maintenant, allons déjeûner ; car vous avez tout ce qu'il y a de bon en fait de chronologie. Mais... l'Art de vérifier les dates! l'Art de vérifier les dates !..... Je suis fâché que vous ne l'ayez pas excepté, quoique in-folio. Il est des exceptions qui, comme l'on dit, affermissent la règle. Cependant, faites là dessus ce que vous jugerez le plus à propos, et le plus utile à votre instruc-

tion. — Je ne vous résiste pas, Monsieur, repris-je, les pères bénédictins vous ont dans ce moment plus d'obligation qu'à leur belle et profonde érudition, à laquelle le format qu'ils ont adopté, ne m'auroit pas permis de faire la moindre grace.

CHAPITRE V.

Arrivée de Monville. Réflexions du Bibliothécaire sur les voyages. Éloge du voyage d'Anacharsis.

Quand nous eûmes déjeûné, nous retournâmes à l'endroit que nous venions de quitter,

et où je fus bien agréablement surpris de trouver Monville, de l'absence duquel j'avois été inquiet pendant toute la matinée, d'après la parole qu'il m'avoit donnée la veille, de me venir joindre avant que je commençasse ma promenade. Eh bien! lui dis-je, mon ami, vous endormirez-vous aujourd'hui au bas de l'échelle, au risque de rester seul sur le chemin et de nous perdre? -- Ne craignez rien de semblable, me répondit-il; tous les livres ne ressemblent pas à l'Art d'aimer de Gentil Bernad. D'ailleurs, de tous ceux qui composent une bibliothéque, je ne vous cacherai pas que j'ai un foible étonnant

pour les livres d'histoire, et en particulier, pour les voyages. Ainsi, comme vous en ètes bien assorti, j'ose vous promettre d'avoir constamment les yeux ouverts. -- Si tel est votre goût, repris-je, vous trouverez à le satisfaire, avec d'autant plus de sûreté que vous aurez pour guide, ainsi que moi, M. le bibliothécaire dont l'érudition dans ce genre est la plus variée que l'on puisse trouver, et qui néanmoins connoît bien la manière de s'entretenir avec les personnes dont le mérite est très-inférieur au sien.

Les voyages, ou pour mieux dire, les relations de voyages, commença le bibliothécaire,

sont devenues parmi les peuples modernes, une branche de l'histoire, peu connue des anciens, dont nul, que je sache, n'a pris le titre de voyageur. Cependant quels hommes ont plus voyagé et avec plus de fruit qu'Homère, Pythagore, Hérodote, Xénophon, Strabon, Pausanias, et plusieurs des sept Sages, comme Solon et Bias ? Pourtant, aucun de ces grands hommes ne nous a laissé une relation de ses voyages, à moins que l'on ne donne ce nom aux histoires d'Hérodote, à la retraite des dix mille de Xénophon, à la géographie de Strabon, et à la description de la Grèce, par Pausanias. Il est vrai, l'O-

dyssée peut bien être considérée comme la relation des voyages d'Ulysse, mais qui ignore que ce n'est qu'un poëme dont la fiction a fait tous les frais, et où le merveilleux empêche souvent de démêler la vérité ?

C'est surtout depuis l'invention de la boussole, et la découverte du nouveau monde, que les relations des voyageurs se sont multipliées, et que l'Europe a vu paroître ces belles collections de grands et petits voyages où l'on trouve des

---

(1) Nous avons bien l'*Itinéraire* d'Antonin; mais ce n'est qu'un état des distances des différentes provinces de l'Empire Romain.

détails si intéressans sur les mœurs des peuples lointains, et sur les productions des contrées les plus éloignées de nous. C'est depuis cette époque mémorable que les Thvenot, les Chardins, les Taverniers, ont parcouru l'Orient dans tous les sens, et que d'intrépides navigateurs, affrontant des mers inconnues, ont fait en peu d'aunées le tour du monde. Ce fut d'abord aux Portugais, aux Hollandais, et aux Anglais, que nous eûmes obligation des relations les plus intéressantes ; mais aujourd'hui nos voyageurs ne le leur cèdent en aucun point ; et c'est avec une sorte d'orgueil que nous pouvons nommer le véridique Char-

din, le curieux Labbat, le savant Tournefort, parmi les anciens ; et parmi nos nouveaux, notre respectable Bougainville, Sonnerat, de Fleurieux, La Condamine, Le Vaillant, Volney, La Pérouse, Olivier, Choiseul-Gouffier, Le Chevalier, et beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Je ne vous parle point des voyageurs qui se sont contentés de ne parcourir que l'Europe, ou seulement quelques pays de cette partie du monde, qui a été si bien visitée par eux, qu'il n'y a pas une seule de ses montagnes, une seule de ses rivières, qui ait échappé à leur attention, ou dont il ne nous aient donné la description. Ainsi, nous pou-

vons dire que du midi au nord, et de l'orient à l'occident, l'Europe ne nous est pas aujourd'hui moins connue que les environs de la capitale de l'empire.

Cependant, il est un choix à faire parmi un si grand nombre de voyageurs, et ce seroit même vous donner un mauvais conseil, que de vous dire de conserver tous ceux qui méritent d'être lus. -- Voilà un choix tout fait, interrompit Monville, en nous montrant l'Histoire générale des voyages, abrégée par M. de La Harpe et ses continuateurs, en quarante-quatre volumes in-octavo, accompagnés d'un volume de cartes. -- Je n'ai rien à dire

contre cette compilation, reprit le bibliothécaire ; mais je ne pense pas qu'elle suffise ; car, indépendamment de plusieurs voyages qu'il faut lire, tels qu'ils ont été composés, il en est d'autres dont les abrégés n'existent point dans ce recueil, et qu'il est pourtant nécessaire d'avoir dans sa bibliothéque. — Vous voulez, sans doute, parler du voyage de M. de Bougainville, autour du monde, lui demandai-je ? Oui, me répondit-il, et de celui du capitaine Coock, en dix-huit volumes in-octavo, avec trois volumes de cartes et de gravures, et de celui de Macartney en Chine, et de celui de Volney en Syrie et en Egypte, et de celui d'Olivier

en Perse, et de celui de Le Vaillant en Afrique, et de celui de William Coxe au nord de l'Europe, et de ceux de Le Chevalier dans la Troade, à la Propontide et au Pont Euxin, et de celui d'Arthur Young en France, et de celui de Bourgoing en Espagne, et de celui de Lalande en Italie, et de celui de Saussure dans les Alpes. Quelle nomenclature! interrompis-je; ah! Monsieur, je ne lirai jamais tant de livres; permettez-moi de m'en tenir à l'abrégé de La Harpe et de ses continuateurs, aux voyages de Bougainville, Macartney, Volney, Le Vaillant, et Le Chevalier. — Est-il possible,

est-il possible, s'écria Monville que vous ayez oublié le plus agréable, le mieux écrit de tous les voyages? -- Duquel voulez-vous parler, lui demandai-je? -- Du meilleur ouvrage qui ait paru depuis vingt ans, et qui a coûté trente années de travail à son auteur. --- O mon Dieu ! quel oubli ! C'est du voyage du jeune Anacharsis en Grèce que vous voulez nous rappeler le souvenir. -- Monsieur s'est trop pressé, dit le bibliothécaire, car je l'ai eu long-temps sous les yeux; et je me réservois d'en faire l'éloge, après que nous aurions passé tous les autres en revue. Je vous dirai donc, puisque monsieur

nous a mis sur cet intéressant chapitre, qu'aucune bibliothéque ne mérite ce nom, si l'on n'y trouve ce chef-d'œuvre de l'abbé Barthelémi. Que de choses dans ces sept volumes ! Que d'ouvrages ont été mis à contribution pour les composer! Quelle sagacité, quel goût il a fallu à leur auteur pour faire entrer dans un cadre si étroit, non seulement les faits les plus importans de l'histoire de la Grèce, mais encore les différentes législations de ses républiques, et les opinions de ses philosophes! Mais ce qui n'est pas moins digne d'admiration, c'est le lien qui unit les unes aux autres, toutes les parties de ce

bel ouvrage, quelque éloignés que soient leurs rapports; c'est l'intérêt toujours soutenu qui résulte de cette union; c'est enfin, ce style toujours élégant, et toujours assorti aux matières qui paroissent les moins susceptibles des ornemens de l'élocution.

Quel beau pays que la Grèce! interrompit Monville; quels brillans souvenirs se rattachent à ce nom! Quelle contrée du monde s'est rendue plus illustre par les exploits de ses guerriers, par la sagesse de ses législateurs, par la science de ses philosophes, par l'enthousiasme de ses poëtes, par le génie de ses artistes! Mais hélas! combien les

révolutions l'ont changée ! Qui reconnoît aujourd'hui la patrie des Solon , des Périclès, des Thémistocle, des Aristide, des Sophocle, des Socrate, des Platon, et des Démosthène ? -- Patience ! patience ! reprit le bibliothécaire, en frappant le parquet de sa canne , un temps viendra , peut-être plutôt que nous ne le pensons, où la postérité des anciens Grecs rendue à la liberté , voudra marcher sur les traces de ses ancêtres, et étonnera le monde par de grandes actions et de nouveaux chefs-d'œuvre. Qu'un prince, ami des arts, se mette à leur tête, et je vous promets qu'avant un demi siècle, ces Grecs

si malheureux sous le despotisme des Musulmans, formeront une belle nation que le génie de la liberté et des arts fera briller d'une partie de son ancien éclat. -- Combien j'ai désiré souvent de voyager sur cette terre classique, interrompit Monville, pour visiter ces Thermopyles si célèbres par le dévouement de Léonidas ; cette Attique où se présentent les ruines vénérables d'Athènes, cette patrie de l'éloquence, de la philosophie et du goût ; ce Péloponnèse illustré si longtemps par la valeur de ses habitans, et par les institutions de Lycurgue; cette Elide, enfin, où toute la Grèce s'assembloit pour

couronner les vainqueurs dans les jeux olympiques ! Quel bourg, quel village, quel coin de terre, n'y a pas été le théâtre d'un exploit héroïque, ou n'a pas été la patrie d'un grand homme ; et qu'à bon droit M. de Choiseul-Gouffier pouvoit dire, lorsqu'il en parcouroit les campagnes, je marche sur des cendres où sont caché les vertus et le génie, *incèdo per ignes.*

La visite que nous avions faite des voyages dont j'ai parlé, nous ayant pris beaucoup de temps, j'engageai mes compagnons à suspendre le nôtre, et pour amuser le bibliothécaire, je lui donnai à lire le catalogue de

mon oncle ; je descendis ensuite dans le jardin avec Monville qui m'y apprit bien des choses intéressantes, relativement à madame de Cléri, qu'il connoissoit bien avant qu'elle ne se fût mise de notre partie de voyage.

CHAPITRE VI.

Monville me fait confidence de son amour pour madame de Cléri. Je lui apprends à mon tour la tendre liaison que j'avois formée avec madame de Gourville.

Je vous dirai, commença Monville, que madame de Cléri

est aujourd'hui aussi empressée à connoître les bons livres, qu'elle s'en soucioit peu, il n'y a que quelques jours. C'est vous seul qui avez opéré ce prodige, et c'est, je vous l'avoue, un service bien important que vous lui avez rendu. Combien n'étoit-il pas à craindre, en effet, que jeune, belle et veuve, elle ne se laissât corrompre l'imagination et le cœur, par la lecture de ces ouvrages frivoles que l'on nomme romans ? De plus, sans le savoir, vous avez parfaitement travaillé pour mes intérêts; et je me suis aperçu, dès aujourd'hui, d'un changement notable dans sa manière de me recevoir et de me parler.

-- C'est l'effet des voyages, interrompis-je, de rapprocher les personnes qui, ailleurs, ne se verroient qu'avec indifférence, ou ne se verroient pas du tout. Mais, dites-moi, mon ami, que vous importe l'accueil chaud ou froid de madame de Cléri? Est-ce que vous vous seriez, par hasard, épris d'une belle passion pour elle? -- Puisque vous me le demandez, reprit Monville, je ne vous dissimulerai pas que je l'aime, et que dans la position où je me trouve, je me croirois fort heureux, si je pouvois la faire consentir à devenir mon épouse. Voilà bientôt deux ans que je soupire pour elle, pardonnez-

moi cette expression ; mais ; hélas ! à peine a-t-elle daigné faire la moindre attention aux sentimens qu'elle m'a inspirés. Sans doute, vous vous êtes aperçu de la froide réserve qu'elle affectoit à mon égard, pendant notre voyage autour de votre bibliothéque. -- Effectivement, vous n'aviez l'air de vous connoître ni l'un ni l'autre. -- Si vous le voulez, mon cher Valcourt ; vous pouvez m'être d'un grand secours auprès d'elle, en lui démontrant la nécessité de contracter de nouveaux engagemens. -- Quoi ! vous riez, quand je vous fais confidence des vives inquiétudes qui m'agitent, et que je vous demande

vos conseils au sujet de l'affaire la plus sérieuse qui puisse jamais m'occuper?

Monville n'avoit pas tort, en me faisant un tel reproche; car, après avoir fait tous mes efforts pour me contraindre, je m'étois abandonné à un rire si éclatant, que tout autre homme que lui, s'en seroit indubitablement tenu offensé, et n'auroit pas manqué de me taxer d'impolitesse. Eh! comment aurois-je pu résister à l'impression que son aveu m'avoit causée, moi qui, au moment où il m'ouvroit son cœur, sentois le mien agité des mêmes mouvemens, et qu'il étoit, sans doute, bien loin de soupçonner d'aucune tendre

liaison, pendant le voyage important que j'avois entrepris, tant madame de Gourville et moi nous avions bien su dissimuler l'engagement que nous avions pris, seulement depuis quelques jours, de nous unir.

Je restai un instant à penser à la réponse que je ferois à Monville, mais comme je n'en trouvois aucune capable de le satisfaire, et que je ne voulois pas qu'il s'imaginât que j'eusse trouvé son amour ridicule, je pris enfin sur moi de lui déclarer le mien pour madame de Gourville, et la parole que nous nous étions donnée mutuellement de nous unir par les liens de

l'hymen, après que mon voyage seroit terminé.

Ah ! mon ami, mon ami, s'écria-t-il, avec un transport de joie, difficile à exprimer, puisque vous êtes amoureux, plaignez moi, disposez en ma faveur le cœur indifférent de madame de Cléri; et faites un nouveau miracle, en l'engageant à me donner la main. -- Je ne vous promets pas, lui répliquai-je, de lui parler moi-même de la flamme dont elle est l'objet; mais j'espère que madame de Gourville qui possède toute sa confiance, voudra bien, à ma prière, plaider votre cause à son tribunal, et la déterminer à recevoir vos sermens le même

jour, et devant les mêmes autels où elle m'a promis de recevoir les miens.

Comme je prononçois ces mots, nous entendîmes derrière nous, un bruit confus de voix que je jugeai être celles du bibliothécaire, de madame de Cléri et de madame de Gourville. Pour nous en assurer, Monville et moi nous quittâmes l'allée où nous nous promenions, et nous entrâmes dans le bosquet voisin de l'escalier par lequel on descendoit de la galerie dans le jardin. A l'aspect de Monville, madame de Cléri parut un peu intimidée ; ce que je pris avec raison pour un indice d'amour ; mais madame de Gour-

ville à qui j'avois inspiré plus d'estime que d'amitié, et plus d'amitié que de tendresse, ne fit paroître, en me voyant, qu'un air de satisfaction, et point de rougeur. Pour le bibliothécaire, tout occupé des notes qu'il avoit lues dans le catalogue de mon oncle, et loin de penser qu'il se trouvoit avec des personnes aux noces desquelles il devoit bientôt assister, il ne parloit que du mérite des ouvrages qui composoient le catalogue, et du bonheur que l'on goûtoit en passant sa vie au milieu des livres.

La conversation roula d'abord entre nous sur l'orage dont nous étions menacés depuis le matin,

c'est-à-dire que nous parlâmes de la pluie et du beau temps. Madame de Cléri nous rendit compte ensuite de la séance bibliographique qu'elle avoit tenue avec madame de Gourville, et de la liste des livres dont elle avoit résolu, d'après l'avis de ette dame, de composer sa bibliothéque.

Je ne doute pas, lui dis-je, que cette liste n'ait été formée par le bon goût, et que vous n'ayez à placer bientôt dans vos tablettes, un bon nombre des meilleurs ouvrages que la littérature françoise ait produits. -- Je me borne, reprit-elle, à cinquante volumes, et je crois vous donner une assez bonne

idée du choix que madame de Gourville m'a conseillé de faire, en vous disant que les œuvres choisies des deux Corneille et de Racine, les *Lettres de madame de Sévigné*, et les *Révolutions romaines*, par l'abbé de Vertot, sont les premiers ouvrages que je me suis procurés, avant de venir vous voir. -- C'est bien, fort bien, interrompit le bibliothécaire : continuez, Madame, de faire de telles acquisitions, et vous y trouverez plus à profiter que dans dix mille romans. Il se leva ensuite de dessus le banc de gazon où il étoit assis, et malgré les instances que je lui fis pour le retenir à dîner, il prit congé de

nous, en me promettant de revenir le lendemain pour m'accompagner autour du domaine de l'Histoire.

Après son départ, nous gardâmes pendant un instant, un silence qu'aucun de nous ne se pressoit de rompre. Ce fut madame de Cléri qui, la première, y mit fin, contre mon attente, en demandant à Monville ce qu'il pensoit des livres que madame de Gourville lui avoit fait acheter. A cette question, notre amoureux resta un moment embarassé; mais se rassurant bientôt, et reprenant toute sa présence d'esprit, il répondit à madame de Cléri, qu'elle ne pouvoit mieux s'adresser qu'à ma-

dame de Gourville, et que, si elle l'avoit consulté lui-même, il n'auroit pu lui indiquer un choix plus agréable et plus utile. Mais que viens-je de dire, Madame, continua-t-il, d'un air et d'un ton timides? Peut-être.... oui.. peut-être, vous aurois-je conseillée de lire.... certains livres.... où l'amour..... Ici, il s'arrêta, comme si sa langue eût été tout à coup frappée de paralysie. — Qu'est-ce que c'est donc que cet embarras; d'où vient-il? lui demandai-je en souriant; est-ce que le nom d'amour seroit pour vous un assez fort talisman pour vous faire perdre tout à coup votre courage, et le fil de votre discours? Al-

lons, mon ami, continuai-je avec gaîté, ne nous cachez pas si long-temps ce que vous sentez au fond du cœur, et dites-nous franchement quel est l'heureux objet qui vous fait soupirer. Quoi ! vous ne me répondez pas! ..... Seroit-ce madame de Gourville qui vous auroit touché ?..... ou plutôt madame de Cléri seroit-elle la cause.... Mais à quoi sert-il que je paroisse ignorer.... Je veux vous mettre à votre aise, et je m'intéresse trop à mon ami, pour ne pas apprendre à madame de Cléri qu'elle seule est l'objet de tous ses vœux. -- Quoi ? Monsieur, votre ami..... M. Monville..... interrompit vivement madame

de Cléri. -- Oui, Madame, repris-je avec la même vivacité; oui, Madame, mon ami... Monville..... désireroit que vous lui témoignassiez un peu moins d'indifférence.... Que vous daignassiez accueillir ses vœux, et son amour. -- Combien vous m'étonnez! voilà une nouvelle que j'apprends pour la première fois...... Eh! pourquoi M. Monville ne s'expliquoit-il pas? Est-ce qu'il craignoit de m'offenser, en me disant que j'étois la femme qu'il avoit distinguée de toutes les autres, pour lui offrir l'hommage de son cœur. -- Eh bien! M. Monville, interrompit mon amie, à qui j'avois fait confidence de

ses vues sur madame de Cléri ; je vous le demande, qu'espérez-vous de plus d'une jolie femme, et comment peut-elle vous mettre mieux à votre aise ? -- Ah ! Madame, répliqua Monville, en jetant sur madame de Cléri un regard passionné, que je sens bien tout ce que les paroles de madame votre amie ont d'agréable et de flateur pour moi ! Dès cet instant, je fais vœu de sacrifier mon existence à son bonheur, si toutefois, elle veut bien mettre un prix à ce sacrifice. -- Eh ! quel est ce prix ? demanda madame de Cléri avec la plus aimable vivacité ; si monsieur consent à être mon bibliothécaire, je suis toute disposée

à lui donner cette place. -- Un bibliothécaire pour une bibliothéque de cinquante volumes ! repris-je en riant ; n'est-ce pas Madame, que vous voulez dire toute autre chose ? Oui, oui, vous ne m'en dédirez pas, j'espère que vous donnerez bientôt à ce bibliothécaire un autre titre.

A ces derniers mots, madame de Cléri rougissant un peu, se pencha vers madame de Gourville, et se mit à lui parler à l'oreille. -- Le plutôt sera le meilleur, dit tout haut celle-ci, en regardant Monville. Madame de Cléri lui reprocha aussitôt cette indiscrétion, mais ce fut d'un ton de voix si foible, qu'il nous fut aisé de juger

qu'elle consentoit à donner bientôt à Monville un autre titre que celui de son bibliothécaire.

Pendant le dîner que Marthon nous avoit servi dans le bosquet, sans penser à l'orage dont nous étions de plus en plus menacés, il ne fut plus question entre nous que du double mariage que nous avions à conclure, et du jour où nous en célébrerions la double cérémonie. La gaîté animoit nos discours, et la perspective du bonheur que nous devions bientôt goûter, nous rendoit presque aussi satisfaits, que si nous l'eussions déjà possédé, lorsqu'un éclair parti d'un nuage placé au-dessus de nous, vint tout à coup

frapper les yeux de Monville. A ce signal effrayant d'un violent orage, nous prîmes aussitôt la fuite, ces deux dames et moi, sans remarquer si Monville nous suivoit : mais à peine étions-nous entrés dans la galerie, que Marthon qui, avertie par un coup de tonnerre, étoit descendue dans le jardin, pour desservir, accourut pour nous dire que Monville étoit renversé auprès de la table, ne donnant aucun signe de vie.

Ce fut bien alors que nous connûmes combien madame de Cléri lui étoit attachée, car à cette triste nouvelle, nous la vîmes pâlir, et descendre avec rapidité dans le jardin, sans être

effrayée des éclairs qui sillonoient la vaste étendue de l'horizon. Nous la suivîmes incontinent, et nous trouvâmes le pauvre Monville plus mort que vif, et pouvant à peine balbutier quelques paroles, tant l'éclair et le coup qui s'en étoit suivi, lui avoient inspiré de frayeur. Nous l'eûmes bientôt rétabli, à l'aide de quelques cordiaux, et nous le ramenâmes, madame de Cléri et moi, ayant l'esprit encore un peu égaré et les jambes chancelantes. Cet évènement étoit trop risible, pour que madame de Gourville et moi, pussions nous contraindre longtemps. Aussi, quand Monville

eut reprit toute sa connoissance, et une partie de ses forces, nous abandounâmes-nous à une gaîté si folle, et à des éclats de rire si répétés, que madame de Cléri qui, d'abord, s'étoit si vivement alarmée, ne put s'empêcher de s'unir à nous, pour se moquer de la poltronerie de son futur époux. Pendant ce temps-là, le pauvre Monville ne savoit quelle contenance tenir : humilié et confus, il osoit à peine lever les yeux sur madame de Cléri qui, enfin, humiliée elle-même du rôle honteux que jouoit son amant, le menaça de rompre l'engagement qu'elle venoit de contracter avec lui, s'il ne prenoit des sentimens

plus dignes d'un homme, et qu'elle-même se feroit un point d'honneur de manifester. Cette menace produisit aussitôt son effet ; et Monville passant tout à coup d'un excès à un autre, se précipita aux genoux de sa maîtresse, en lui faisant le serment d'être à l'avenir plus courageux, lorsqu'il verroit un éclair et qu'il entendroit tonner. Cette singulière promesse qui nous fit rire, avec non moins d'éclat qu'auparavant, plut beaucoup à madame de Cléri; ce qui me fit penser que la simplicité et la bonhomie ne sont pas les qualités que les femmes estiment le moins dans les hommes.

Comme il se faisoit tard, et que l'orage étoit dissipé, nous nous séparâmes, en nous promettant de nous rejoindre le lendemain, pour achever l'examen des tablettes des livres d'histoire, qui me restoient à parcourir.

CHAPITRE VII.

Histoire universelle. Éloge du discours de Bossuet. Éloge et noms des principaux historiens de la Grèce et de Rome. Entrée et conversation dans le jardin de Monville et de madame de Cléri. Arrivée de madame de Gourville.

J'ATTENDIS le lendemain mon compagnon et mes deux compagnes de voyages, jusqu'à midi. Ne voyant arriver personne, je me mis seul en route,

et je fus bientôt parvenu jusqu'aux livres que certains bibliographes placent, je ne sais pourquoi, après les voyages, je veux dire, les livres qui contiennent l'histoire, soit des évènemens arrivés dans tous les siècles et dans tous les pays, soit des faits particuliers à telle ou telle nation, à telle ou telle époque, à tel ou tel homme.

Comme mon oncle avoit suivi cet ordre, dans l'arrangement de ses livres historiques, j'avois, en conséquence, fait avec le bibliothéeaire, l'examen de ses livres de voyages; et je devois ensuite m'arrêter à celui des livres dont je viens de parler.

Le premier ouvrage qui se

présenta à mes regards curieux fut l'histoire universelle de Trogue Pompée, dont Justin, son abréviateur, ne nous a transmis que quelques fragmens. J'allai m'emparer de la traduction de cet ouvrage, lorsque j'aperçus tout auprès le *Discours sur l'Histoire universelle*, par Bossuet. Oh! pour celui-là, me dis-je à moi-même, c'est un diamant dont je dois embellir et orner ma bibliothéque. Quelle exactitude, quelle précision; quelle élévation dans le récit des évènemens et des révolutions qui ont changé la face des empires, et ont préparé cette grande et mémorable épo-

que de l'arrivée du Messie ! En faisant cette réflexion, j'étois passé devant l'Histoire universelle de M. de Thou, qui ne renferme qu'une trentaine d'années, et devant celle d'une société de gens de lettres, traduite de l'anglois en françois, par M. le Tourneur, etc., en cent vingt-six volumes in-octavo, et à peine avois-je jeté sur elles, malgré leur mérite, un coup-d'œil de curiosité, tant j'étois occupé de cet ouvrage de Bossuet, avec lequel ni les anciens ni les modernes, n'ont rien à mettre en parallèle.

Mais ce sublime discours qui ne peut être bien lu et admiré que par ceux qui ont déjà ac-

quis des connoissances en fait d'histoire, ne pouvoit me suffire à moi qui n'avois reçu que cette instruction superficielle que l'on donne aux élèves des lycées, et d'autres maisons d'éducation. Je résolus donc d'y joindre les corps d'histoire, les plus généralement estimés. Comme l'*Abrégé de la grande Histoire universelle*, par M. Anquetil, en douze volumes in-douze, étoit voisine de ce discours, je crus faire un bon choix, en le tirant des tablettes où il étoit, pour le placer à côté de l'ouvrage de Bossuet. Je voulus faire cet honneur à l'auteur de l'Esprit de la Ligue, et de l'Intrigue du cabinet, etc., à l'un des meil-

leurs historiens françois du dernier siècle.

En avançant un peu, je me trouvai devant les auteurs qui ont écrit sur l'histoire ancienne et sur l'histoire grecque, en particulier. Ne me souciant en aucune manière de multiplier les volumes, de peur de multiplier les embarras de mon instruction, je ne fis que jeter un coup-d'œil rapide, sur les dissertations de toute espèce, qui ont été composées par les savans, pour l'éclaircissement d'une infinité de difficultés historiques qui ne sont pas moins restées dans l'obscurité où elles étoient auparavant, et qui d'ailleurs n'intéressent guère la

substance de l'histoire. Je m'arrêtai un peu plus long-temps sur les historiens grecs les plus célèbres ; je me rappelai que la plupart d'entre eux méritoient toute croyance dans leurs récits, et que mes maîtres me les avoient toujours proposés comme des modèles du style avec lequel on doit écrire l'histoire ; mais prévoyant que je n'aurois jamais le loisir de lire tant d'auteurs originaux, je les quittai à regret, en me promettant toutefois de ne jamais oublier leurs noms.

Ainsi, j'abandonnai aux savans les lettres sur l'*Atlantide* de Platon, par Bailli, les *Recherches sur les Grecs*, par de

Paw; la *Dissertation sur les Amazones*, par Petiti; les *Réflexions sur l'Origine des anciens peuples*, par Fourmont, etc. Quant aux gens du monde qui aiment à se former une bibliothéque de plusieurs milliers de volumes, si toutefois il en existe quelques-uns qui aient de l'amour pour les bons livres, j'aurois voulu pouvoir leur offrir la traduction d'Hérodote, par Larcher, en sept volumes in-octavo, de la dernière édition; celle du Voyage historique de la Grèce de Pausanias, par Gédoin, en quatre volumes in-octavo, de l'ancienne édition; celle des Antiquités de Denys d'Halicarnasse, par Béranger;

en deux volumes in-quarto; celle de l'histoire universelle de Diodore de Sicile par Terrasson, en sept volumes in-douze; celle de Thucydide, de la guerre du Péloponnèse, par Lévesque, et celle de Polybe, en sept volumes in-quarto, par Vincent Thuilier, avec le commentaire du chevalier Folard.

Me dispensant de la lecture de tous ces écrivains originaux, à l'exception de Plutarque, dont les Vies et les œuvres morales ont été si bien traduites par Amyot, que l'on diroit que l'ame du premier étoit passée dans le corps du second, et dont Vascosan et Cussac nous ont donné de si belles éditions, je jugeai

que je n'avois rien de mieux à faire, pour acquérir une solide instruction sur l'histoire ancienne, que de me contenter de celle de M. Rollin, dont la réputation est établie depuis long-temps, et qui est reconnue comme la plus complète, la plus exacte, la mieux ordonnée, et la plus sagement écrite que nous ayons. Je sais bien que l'on reproche à cet historien une bonhomie et une crédulité qui lui font trop aisément ajouter foi aux récits les plus invraisemblables d'Hérodote et de Tite-Live; mais quelles excellentes qualités brillent à côté de ces défauts! Quel jugement solide! quel goût pur

et délicat ! Quelle rapidité dans ses narrations ! quelle touche simple, mais vigoureuse dans ses portraits ! quelle raison et quelle sagesse dans ses réflexions, qui toutes sont empruntées du fond du sujet qu'il vient de traiter et sont la conséquence immédiate du fait historique qu'il vient de rapporter.

Le choix que je venois de faire de l'histoire ancienne, exigeoit que je fisse aussi celui de l'Histoire romaine, du même auteur et de Monsieur Crévier. Aussi, n'hésitai-je pas de placer les seize volumes in-douze de cette dernière, à côté des quatorze de la première. Ce dernier choix, en y ajoutant l'histoire

des Empereurs, du même Crévier, me dispensoit, comme l'on voit, de la traduction de Tite-Live, par Guérin, qui est devenue si rare et si chère dans le commerce de la librairie ; de celle des commentaires de César, par Beauzée ; de celle de Salluste, par Dureau de la Malle ; de celle de Tacite, par le même ; de celle de Suétone, par M. de La Harpe, et de celles de plusieurs autres historiens estimés, quoique d'un mérite inférieur, tels que Florus, Paterculus, Eutrope, Cornélius-Népos, etc. A ces corps d'histoire romaine je réunis les trois volumes des Révolutions de la république romaine, par l'abbé

de Vertot ; après quoi, je me reposai, pour procéder ensuite à l'examen des ouvrages où sont consignés les faits relatifs à l'histoire moderne , c'est-à-dire, ceux qui se sont passés dans le monde, depuis l'époque de la translation du siège de l'empire romain à Constantinople, par Constantin.

Il n'y avoit pas un quart d'heure qu'assis auprès de la croisée la plus voisine des tablettes que je venois de parcourir, je lisois le commencement des Révolutions romaines, lorsque je vis entrer dans le jardin, par la porte du rez-de-chaussée, Monville et madame de Cléri qui paroissoient s'entretenir avec

beaucoup de vivacité. Comme ils suivoient l'allée qui conduit au cabinet de verdure, je changeai de place et allai me poster devant la première croisée dont les rideaux avoient été jetés en dehors, et à la faveur desquels, je pouvois *tout* voir et tout entendre sans être vu.

En vérité, vous n'êtes pas un homme, Monsieur Monville, disoit madame de Cléri. Quoi! un rien vous fait peur! le moindre bruit ébranle tous vos nerfs! c'est tout au plus si l'on passeroit ce ridicule à une petite-maîtresse de la Chaussée d'Antin. M. Valcourt est bien un tout autre homme que vous; rien ne sauroit lui faire perdre

un instant son sang froid, ou sa présence d'esprit. Aussi, combien je félicite mon amie de rencontrer un tel époux! -- C'est, Madame, à une excessive sensibilité qu'il faut attribuer ces agitations involontaires, ces évanouissemens dont j'ai été attaqué en votre présence : mais, de grace, ne pensez pas que ce que vous prenez pour un défaut ridicule, soit l'indice de la foiblesse du caractère, et l'ouvrage de la nature. C'est depuis que je vous connois, Madame, oui, c'est seulement depuis cette heureuse époque, que je suis devenu sujet à cet excès de sensibilité qui n'a fait qu'augmenter par le silence que j'ai si constamment

gardé sur l'amour que vous m'aviez inspiré. Aussi, me sens-je plus de courage, plus de force, ayant reçu de vous la certitude que je ne vous déplais pas, et que bientôt vous daignerez mettre le sceau à mon bonheur, par l'accomplissement de tous mes vœux. -- Eh bien! nous verrons s'il faut vous en croire, reprit madame de Cléri, quand madame de Gourville et M. Valcourt auront fixé le jour de leur hymen et du nôtre.

Madame de Gourville qui venoit d'entrer dans la galerie, et qui avoit entendu ces dernières paroles, aussi bien que moi, m'engagea alors à descendre avec elle dans le jardin,

pour me concerter avec nos deux amans, sur le jour où nous pourrions célébrer la fête de cette double alliance. Je fus vraiment étonné, en voyant Monville, de le trouver infiniment plus gai et plus rassuré, que je ne l'avois vu depuis long-temps ; ce qui m'offrit l'occasion de dire, à madame de Cléri qu'il ne dépendoit plus que d'elle d'achever au plutôt le bonheur dont je voyois que l'espérance avoit produit une si frappante métamorphose dans la personne de mon ami. Quelle différence il y a, Madame entre vous et Circé! continuai-je en riant ; celle-ci par ses enchantemens changeoit les hommes

en bêtes, et vous, Madame, (que mon ami ne s'offense pas de cette comparaison,) vous rendez homme celui à qui il sembloit qu'il manquât cette force d'ame qui convient à notre sexe. Telle est la puissance du véritable amour; il guérit les blessures qu'il a faites, et rend la raison à ceux à qui il l'avoit ôtée. — Grand merci de votre compliment, interrompit madame de Cléri; mais ce n'est pas à présent qu'il est question d'en faire. Nous avons, M. Monville et moi, une affaire trop importante à conclure, pour que je ne vous demande pas, Monsieur, quel jour vous avez fixé pour notre commun bonheur.

-- Nous venons d'en décider, reprit Monville, madame de Gourville et moi ; ce sera, si vous le voulez bien, aussitôt que vous aurez terminé votre voyage autour de votre bibliothéque. — Eh bien ! repliquai-je, puisqu'il est encore de bonne heure, nous rentrerons dans la galerie, pour achever l'examen d'un certain nombre de livres d'histoire, desquels je ne me suis pas encore approché.

CHAPITRE VIII.

Madame de Cléri se charge de me nommer les ouvrages que je dois choisir. Éloge de l'histoire du bas Empire, par le Beau. Critique de l'Histoire de France, par Véli, etc. Conseil que me donne cette dame.

L'YHMEN devant être le but de mon voyage, je mehâtai d'y mettre fin, sans cependant imiter ces voyageurs qui, pressés d'arriver, ne voient rien, n'examinent rien, et arrivent aussi peu instruits qu'ils

l'étoient à leur départ. Madame de Cléri qui étoit d'une humeur beaucoup plus enjouée qu'à l'ordinaire, voulut nous précéder, et quoique la route lui fût très-inconnue, elle n'hésita pas de se présenter la première devant les tablettes de l'histoire, pour m'indiquer les auteurs avec lesquels je devois compléter ma collection de livres historiques.

Comme elle s'arrêtoit devant les voyages, je m'approche d'elle, et, lui montrant les vides que j'avois laissés en retirant les histoires ancienne, romaine, et des empereurs, je l'invitai à jeter les yeux sur ceux que je n'avois pas encore eu

le temps de visiter, en lui recommandant néanmoins, de ne s'occuper ni des in-folio, ni des in-quarto. C'étoit lui dire, puisque j'en étois resté aux historiens du bas empire, de ne faire attention ni aux trente-huit volumes de la collection nommée Bizantine, ni à la traduction de plusieurs des historiens qui la composent, par le président Cousin, ni aux histoires des Croisades, par Guillaume de Tyr, Bongars, Accoltus, Volsius, Reinellius, Mamerot, Jauna, Mimbourg, etc., ni enfin à ceux qui ont rapport à la dernière guerre de Constantinople, tels que Rammusius, etc Quelle fut ma sur-

prise, lorsqu'après avoir jeté un coup-d'œil sur les in-douze, elle s'écria, en me montrant l'Histoire du Bas Empire, par Lebeau et son continuateur Ameilhon : voilà, Monsieur, les vingt-six volumes que vous devez lire, pour vous mettre bien au fait des affaires de l'empire d'Orient, jusqu'à la prise de Constantinople, par Mahomet II ! — Ah ! ah ! s'écria à son tour madame de Gourville, ma chère amie, je ne vous croyois point aussi savante ; dites-moi, je vous prie, qui vous a appris ce que c'étoit que l'histoire du bas empire ? C'est mon feu mari, répondit-elle ; comme il aimoit beaucoup l'histoire, il

ne passoit pas un seul jour sans m'entretenir des historiens qu'il avoit lus, et surtout de M. Lebeau dont il ne cessoit d'admirer les travaux, l'érudition et le style qu'il préféroit à celui de messieurs Véli, Villaret et Garnier, auteurs de l'Histoire de France, en trente volumes in-douze. -- Je pense, interrompit Monville, à peu près comme M. de Cléri ; et si j'avois une histoire de France à acheter, ce ne seroit pas celle-ci. -- Ce seroit certainement, reprit en souriant madame de Gourville, celle qui conviendroit à madame de Cléri, car je vous crois assez galant pour n'avoir pas d'autres goûts que

les siens, même en fait de littérature et d'histoire.

Madame de Cléri se trouvoit dans ce moment devant les auteurs qui ont écrit de l'histoire de France, et paroissoit les considérer avec beaucoup d'attention, tandis que nous étions occupés à compter et à placer les vingt-six volumes de l'Histoire du Bas Empire. -- Voulez-vous, M. Valcourt, suivre le conseil que je vous donnerai? me demanda-t-elle. Au lieu des trente volumes de l'histoire de MM. Véli, Villaret et Garnier, faites une collection de trente volumes d'ouvrages séparés, des meilleurs et des plus estimés que je vais vous annoncer. --

Je le veux bien, Madame; voilà une excellente idée dont je vous remercie, et que j'adopte avec empressement. --- Excellente idée ! Excellente idée ! répéta Monville.

Madame de Cléri se mit donc aussitôt à lire les titres des ouvrages sur l'histoire de France qui se présentoient à ses regards, et à me les nommer ensuite les uns après les autres.

Histoire critique de l'établissement de la Monarchie françoise dans les Gaules, par l'abbé Dubos.

Bon ouvrage, comme tous ceux de cet écrivain, mais seulement convenable à ceux qui veulent avoir beaucoup de li-

vres sur l'histoire de France.

Abrégé chronologique de l'Histoire de France, par le président Hénault, en trois volumes in-octavo.

C'est la dernière édition de cet ouvrage qui, par sa méthode, son exactitude et sa clarté, est presque devenu classique. C'est un de ceux que je consulterai le plus souvent.

Elémens de l'Histoire de France, par l'abbé Millot.

Ces élémens, en trois volumes, réunissent à une bonne exposition des principaux faits arrivés sous chaque règne, des réflexions fort judicieuses, et un style clair, élégant quelquefois, néanmoins un peu sec et un peu

froid ; mais ce léger défaut ne m'empêchera de les adopter.

Histoire de Charlemagne, par Gaillard, en quatre volumes in-douze.

Cette histoire de l'un des plus grands princes qui aient régné sur les François, est pleine d'intérêt, et le style répond bien à la dignité du sujet. L'histoire de François Ier., du même auteur, me conviendra, par les mêmes raisons. Je voudrois bien pouvoir aussi me réserver le chef-d'œuvre de cet historien, je veux dire, son Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, en onze volumes in-douze, mais les bornes que je

yeux. Voilà bien, ce me semble, continua-t-elle, les trente volumes que je vous ai conseillé de choisir à la place de l'Histoire de France de Véli, etc.
-- C'est vrai, lui dis-je ; mais je ne pense pas qu'ils me suffisent, et je désirerois que vous voulussiez bien m'en donner encore quelques-uns, parmi lesquels j'aurois peut-être quelque bon choix à faire.

Puisque vous le desirez, reprit madame de Gourville, permettez qu'à mon tour je soulage un peu madame de Cléri, et que je vous désigne quelques bons livres sur l'histoire de France, à commencer par l'histoire de Henri le Grand, par

Hardouin de Péréfixe. -- Nous en avons une autre, lui dis-je, par M. de Buri, en quatre volumes in-douze ; mais vous avez raison, Madame, Hardouin de Péréfixe sera toujours préféré à celui-ci, et comme auteur contemporain, et comme un historien dont la simplicité donne plus de poids à ses narrations, que les récits diffus et affectés de celui qui l'a suivi. -- Puisque vous en êtes à Henri IV, interrompit Monville, je vous dirai, mon ami, que vous ne sauriez vous dispenser d'accueillir les Mémoires de Sully, son ministre, dont l'abbé de l'Écluse nous a donné une si bonne édition, en huit volumes in-douze,

ou en trois volumes in-quarto.
— Oui, mon ami, lui répondis-je ; je m'empresserois de suivre votre conseil, si je voulois placer dans ma bibliothéque cinq ou six cents volumes de plus ; mais renonçant aux mémoires particuliers, et m'étant privé de Brantôme, je craindrois de faire une exception injurieuse à un grand nombre d'historiens estimables, si j'admettois dans mes tablettes les mémoires de Sully, sans lesquels je puis connoître les principales et les plus intéressantes circonstances du règne de Henri IV. Mais quelle obligation je vous aurois, continuai-je, si vous me fournissiez une bonne histoire de Louis XIII ;

et du ministère du cardinal de Richelieu ! -- Je vous avouerai, reprit-il, que vous me demandez une chose bien difficile, et que je craindrois de me tromper, si je vous indiquois, pour ce règne et ce ministère, d'autres histoires que celles qu'en ont composées Mezerai et Griffet, continuateur du père Daniel. Je ne vous parle point de Levassor dont la volumineuse histoire auroit été digne des plus grands éloges, s'il avoit pu la réduire en trois volumes in-douze.

Vous apercevez-vous, interrompit madame de Gourville, qu'au lieu d'aller un peu vîte, notre marche se ralentit, et que

si vous n'y prenez garde, nous aurons encore deux ou trois journées de chemin à parcourir. Allons, que l'on se dépêche, continua-t-elle en riant, et que l'on fasse attention aux ouvrages que madame de Cléri et moi nous venons de trouver. J'ai lieu d'espérer qu'ils termineront avantageusement cette longissime nomenclature qui nous occupe depuis si longtemps.

Pour compléter votre histoire de France, recevez les Mémoires du cardinal de Retz, en quatre volumes in-douze. C'est après une révolution, comme celle dont nous avons été témoins, qu'il faut les lire, pour

comparer les hommes du temps passé avec ceux du nôtre, et les moyens que les uns et les autres ont mis en usage, pour arriver à leurs fins. Quel homme que ce cardinal de Retz! Quel grand ministre il auroit été dans une monarchie! quel fougueux tribun dans une république! quelle tête! quelle activité! quelle connoissance des hommes et des choses! et quelle plume!

Que vous offrirai-je de plus pour le règne de Louis XIV? Reboulet, Larray, quels noms! Pourquoi un si grand monarque n'a-t-il pas eu un grand historien? -- Il est digne de remarque, interrompit Monville,

que de grands scélérats ont été immortalisés par les plumes les plus éloquentes, et que les grands princes n'ont donné lieu qu'à des histoires médiocrement pensées, et médiocrement écrites. -- Cette remarque, lui fis-je observer, est trop générale, et toute vraie qu'elle soit, elle est sujette à quelques exceptions : mais ceci nous meneroit trop loin, et nous devons laisser continuer madame de Gourville.

Me permettrez-vous, reprit celle-ci, de vous conseiller le siècle de Louis XIV, et celui de Louis XV, par Voltaire? Je sais bien que ces deux histoires ne suffisent pas à ceux

qui veulent bien connoître ces deux règnes, mais elles sont parfaitement bien écrites, et les faits principaux y sont exposés avec beaucoup de clarté, et avec un ton d'assurance et d'impartialité, qui les grave aisément dans la mémoire. Je joindrai au premier de ces deux ouvrages, les mémoires de St. Simon, et au second, la vie privée de Louis XV. Vous trouverez dans les premiers des faits très-remarquables, et quantité d'anecdoctes intéressantes, écrites du style d'un courtisan. *La vie privée* vous offrira beaucoup de méchancetés, et beaucoup de vérités, et si vous ête curieux de connoître les maî-

tresses de Louis XV, vous y lirez des particularités qui les concernent, que vous auriez de la peine à trouver ailleurs. Je n'ai rien à vous présenter sur le règne de Louis XVI, n'en déplaise à M. Giraud Soulavie, ni sur la révolution qui a précipité ce bon prince du trône à l'échafaud. Il me paroît que votre oncle n'étoit pas un très-chaud partisan de cette révolution, car je ne trouve ici que des ouvrages qui la condamnent. Ainsi, rien n'empêche que nous ne quittions les tablettes de l'histoire de France, pour nous hâter de visiter celles qui contiennent les histoires de quelques autres pays. Je vous

demande encore un peu de patience; je vais tout examiner, et ma tâche sera bientôt remplie. -- Quand est-ce que nous aurons un abbé de Vertot pour écrire l'histoire de la révolution? interrompit Monville; car, ni Rabaut St. Etienne, ni son continuateur Lacretelle, ni M. Bertrand de Molleville, ni M. Toulongeon, ni tout autre dont le nom ne me revient pas, ne peuvent m'en donner une idée aussi juste, que celle que Vertot nous a donnée des révolutions romaines. -- Cette question, lui répondis-je, n'est pas trop bien placée ici; mais j'aime beaucoup la réflexion qu'elle suppose, parce que cette réflexion est une cri-

tique assez juste de toutes les histoires que l'on nous a données de ce grand évènement.

Madame de Gourville qui commençoit à s'impatienter de cette courte conversation, y mit fin, en commençant l'éloge de l'histoire d'Angleterre, par Hume, en dix-huit volumes in-douze, dont elle nous montroit le premier volume. Comme j'évitois en toute occasion de lui déplaire, je ne lui parlai point de celle de Rapin de Thoiras que beaucoup d'Anglois préfèrent à leur David Hume, et je m'empressai de placer ce dernier au nombre de mes historiens. J'aurois desiré de lui joindre un de ses plus estimables

compatriotes, le savant Gibbon dont l'*Histoire de la Décadence et de la Chute de l'empire romain*, mérite, à si juste titre, de se trouver dans les bibliothéques : mais j'eus beau la demander à madame de Gourville, et la chercher moi-même, nous fûmes assez malheureux pour ne point trouver cet intéressant ouvrage. Heureusement, je ne tardai pas d'en être dédommagé par l'*Histoire de Charles-Quint*, de Robertson, dont le traducteur Suard a si bien rendu la sage précision, l'énergie, et l'ordre des idées, dans l'introduction surtout qui équivaut, à elle seule, à un excellent ouvrage.

Ce fut là que mon choix s'arrêta, et que se borna mon voyage. Combien j'aurois désiré de ne le pas terminer sitôt, et de pouvoir réunir aux excellens ouvrages historiques dont je viens de parler, l'histoire d'Italie, par Denina ; celle de Russie, par Leclerc ; celle de Danemarck, par Mallet, dont la préface ou l'introduction est un si beau morceau sur l'histoire du nord ; celle des Suisses, par Muller, le Tite-Live, le Salluste, le Tacite de l'Allemagne ; celle, enfin, de l'Anarchie de Pologne, par Rulhières ! je promis bien à madame de Gourville de me les procurer, aussitôt que j'aurois consommé

la vente du reste de ma biblio-thèque.

CHAPITRE IX.

Arrangemens relatifs à notre double mariage. Règlement proposé par madame de Gourville. Sortie de Monville contre les femmes auteurs. Bonne nouvelle que j'apprends par le notaire de mon oncle.

QUICONQUE a voyagé sait quel plaisir on éprouve, lorsqu'après les fatigues d'une longue route, on arrive au terme que l'on s'étoit proposé d'atteindre ; tel fut celui que je ressentis, ainsi

que Monville, et mes deux compagnes. Pour le mieux goûter, nous descendîmes dans le jardin où, en attendant que le dîner fût servi, nous nous occupâmes de tous les arrangemens relatifs, soit à la célébration de notre double mariage, soit au genre de vie que nous aurions à mener après sa conclusion.

Nous convînmes d'abord de ne pas remettre la partie au surlendemain, crainte d'accident, et le plutôt dans ces sortes d'affaires, étant préférable au plus-tard : d'ailleurs, le surlendemain devant être un vendredi, Monville n'auroit pas voulu consentir, pour tous les

biens du monde, à procéder dans le jour qu'il regardoit comme un jour malheureux, à une cérémonie aussi importante que celle qui devoit lui donner une épouse. Envain, lui fis-je observer que cette idée qu'il avoit du vendredi, étoit aussi ridicule que superstitieuse, et que le bonheur qu'il auroit de recevoir la main de madame de Cléri, détruiroit infailliblement la fatalité qu'il y attachoit, il ne songea qu'à défendre son opinion, en nous citant un grand nombre de personnes de sa connoissance, qui ont pour maxime de ne rien entreprendre le vendredi, qui intéresse tant soit peu

leur fortune. --- Quelle sottise ! lui dis-je ; quelle inconséquence ! pourquoi ces personnes-là ne restent-elles pas couchées, pendant toute la journée du vendredi ?

Cette circonstance qui ne méritoit pas la moindre attention, me donna de la foiblesse d'esprit de mon ami, une idée que je n'avois pas : ce n'est pas à dire qu'il ne fût un assez bon bibliographe, un homme de goût, d'un jugement solide, et d'un caractère à rendre une femme heureuse, par sa douceur et sa flexibilité, mais bientôt il ne fut plus question de cette vétille ; et Marthon nous ayant prévenus que le dîner

étoit servi, nous nous mîmes à table avec une gaîté commune, heureux et assuré présage de la félicité qui nous attendoit dans l'état que nous allions embrasser. Aussi, au lieu de nous entretenir pendant le repas, en nous livrant à la grosse joie, comme le vulgaire des amans, et de nous permettre ces équivoques grossières, ces manières libres, dont la plupart des futurs époux ont tant de peine à se défendre, nous ne nous occupâmes d'abord que de la revue des ouvrages qui nous avoient le plus intéressés, et d'un air si sérieux, que quiconque nous auroit entendus disserter sur leur mérite rela-

tif, auroit été bien éloigné de s'imaginer que nous venions de nous arranger pour comparoître le lendemain devant les autels de l'hymen.

Madame de Cléri qui étoit d'un caractère beaucoup plus vif que madame de Gourville, et qui n'étoit pas encore bien accoutumée au langage sérieux de la littérature, fut la première qui ramena la conversation sur un sujet que nous avions entamé avant de nous mettre à table. Puisque nous avons déjà commencé de parler, me dit-elle, du genre de vie que nous aurons à mener après notre union, trouvez bon que je vous

demande en quoi vous le ferez consister, et quels rapports s'établiront entre nous. -- C'est à vous-même, Madame, lui répondis-je, et à madame de Gourville, que mon ami et moi, nous laissons le soin de régler ces rapports qui ne cesseront jamais d'être ceux de l'amitié.

Madame de Gourville prenant alors la parole, exigea de son amie, comme première condition du règlement qu'elle alloit lui proposer, que le toit et la table fussent communs aux deux ménages. Rien n'empêche, ma bonne amie, continua-t-elle, que vous veniez demeurer avec nous. Vous voyez que le logement ne manque

pas ici, et que vous pouvez y prendre un appartement aussi spacieux, et aussi agréable que vous le désirez. Ainsi, logement commun, et table commune, voilà les fondemens de tous nos rapports, et le premier article de notre réglement.

Il n'y aura entre nous ni contrainte, ni gêne, et nous pourrons nous rendre les uns chez les autres, à toute heure du jour, sans autre façon, que de nous prévenir une ou deux minutes d'avance. Deuxième article.

Nos bibliothéques nous seront communes, ainsi que nos lectures; et pour rendre celles-ci plus profitables, nous nous

ferons une loi de nous rendre compte, les uns aux autres, deux fois la semaine, des traits ou scientifiques, ou littéraires, ou historiques, qui nous auront le plus intéressés. Troisième article.

Ne pourrions-nous pas, demanda madame de Cléri, quand nous aurons bien lu, composer à nous deux un roman qui puisse faire parler de nous? -- A dieu ne plaise! répliqua Monville avec vivacité; quoi! Madame, est-ce que vous voudriez suivre l'exemple de ces femmes auteurs qui se donnent beaucoup de peine pour acquérir peu de profit, et peu de gloire, et qui feroient beau-

coup mieux de se livrer aux occupations de leur ménage, que de perdre leur temps à faire des livres ? J'ose vous le prédire, si vous vous mettez une fois dans la tête de composer le plus mince volume, il n'y aura personne qui ne s'aperçoive du changement qui se sera aussitôt opéré dans votre caractère, dans votre conduite, dans votre langage, et jusque dans vos manières ; et moi-même, je ne vous donne pas un mois, à dater du jour où vous aurez commencé ce triste métier d'auteur et de romancière, pour devenir une femme maussade, entêtée, impérieuse, à charge à vous-même, à votre époux, et

redoutable à tout le monde.

Monville alloit, sans doute, continuer sur le même ton, et déplaire peut-être, par cette vive et longue apostrophe, à sa future épouse, lorsque Marthon vint m'avertir que j'étois attendu dans la galerie par le notaire de mon oncle, et par le bibliothécaire que je n'avois pas vu depuis quelques jours. Nous nous rendîmes à l'instant auprès d'eux ; et après les premières civilités, je priai le notaire de passer avec moi dans mon cabinet, et je chargeai Monville d'entretenir, en mon absence, ces dames et le bibliothécaire.

Quand nous fûmes seuls, je

fis part au notaire de l'intention où j'étois d'épouser le lendemain madame de Gourville, et du bésoin que nous avions de son ministère, Monville et moi. Oh! combien je suis ravi, s'écria-t-il, de la bonne nouvelle que vous m'apprenez! avec quelle impatience je l'attendois pour vous faire part des intentions de M. votre oncle, consignées dans une lettre qu'il m'écrivit l'avant-veille de sa mort. J'ai apporté cette lettre, pour vous la mettre sous les yeux. La voici.

Je pris donc cette lettre dont l'écriture étoit tremblante, et je lus :

MONSIEUR,

« Les biens que je laisse à mon neveu par mon testament, ne sont pas les seuls dont je veux qu'il jouisse après ma mort. Je vous apprends donc, sous le sceau du secret, que j'ai déposé dans un vieux fauteuil à tiroir, sur lequel j'avois coutume de m'asseoir, après avoir visité ma bibliothéque, une somme considérable, en or, en bijoux, et en contrats de rente. Mon intention est que mon neveu en devienne propriétaire jouissant, dans le cas où il conserveroit ma bibliothéque, dans l'état où je la lui laisse, ou s'il épousoit

Madame de Gourville, jeune et intéressante veuve, pour laquelle j'ai beaucoup d'amitié. Comme j'entends ne le gêner en aucune manière dans ses inclinations, je n'ai exprimé que la première condition, dans un billet à son adresse, que j'ai laissé dans le fauteuil. Mais s'il épouse madame de Gourville, je le laisse maître de disposer de ma bibliothéque, comme il le jugera convenable. Je désirerois pourtant qu'il la laissât où elle est, en mémoire des bontés que j'ai eues pour lui. Au reste, je m'en rapporte entièrement, Monsieur, à votre prudence et à votre attachement pour moi et pour mon neveu;

et quand je ne serai plus, veuillez bien l'aider de temps en temps de vos conseils. »

Si l'on se rappelle l'embarras que j'éprouvai, lorsque j'eus découvert le trésor du fauteuil, on se formera une idée de la satisfaction que me causa la lecture de cette lettre qui me donnoit à une condition aussi douce que mon mariage avec madame de Gourville, la permission d'en disposer en faveur de cette dame. Quelles bénédictions je donnai à la mémoire de mon oncle, d'un oncle qui, même après son trépas, pour ainsi dire, vouloit me convaincre du vif et paternel intérêt qu'il n'avoit cessé de prendre à mon

bonheur ! Qu'avois-je à faire, pour lui témoigner ma reconnoissance, que de me conformer à ce qu'il désiroit de moi, en conservant cette bibliothéque qui lui avoit été si chère, et dont la composition lui avoit coûté tant de peines et de soins, au lieu de la profaner, en l'exposant aux enchères des bouquinistes et des libraires ? — Mon ami, dis-je à Monville, en sortant du cabinet, je vous établis, dès aujourd'hui, mon bibliothécaire ; tous ces livres sont à votre disposition, et à celle de ces dames. Pour moi, je m'en tiens au choix que vous m'avez aidé à faire ; et je vous remercie, ainsi que ces dames,

du plaisir que j'ai goûté pendant mon voyage. Ne songeons plus qu'à nous divertir pendant quelques jours, après lesquels vous arrangerez vos livres, et moi les miens.

CHAPITRE X.

Dernière promenade à la bibliothèque. Détails sur les principales collections qu'elle contient. Notes du catalogue de mon oncle. Connoissances nécessaires à un bibliothécaire.

Après avoir employé quelques jours aux divertissemens qui accompagnent ordinairement

la cérémonie du mariage, et à mettre en ordre dans ma bibliothéque particulière, les livres sur lesquels mon choix étoit tombé, je conduisis Monville dans la galerie, pour lui faire prendre possession de la charge de mon bibliothécaire, que je lui avois donnée.

Comme nous n'avions fait que parcourir, sans nous y arrêter, les tablettes où reposoient les in-folio, les ouvrages en langue latine, et les grandes collections françoises, recommendables autant par leur luxe typographique, que par leur utilité, nous jugeâmes convenables d'en faire une revue toute particulière. Ce n'étoit pas une be-

sogne aisée, il est vrai, de prononcer sur le mérite et sur la valeur des ouvrages que nous entreprenions d'examiner, et pour ne pas nous tromper, nous avions besoin de connoissances bibliographiques qui nous manquoient. Mais le catalogue de mon oncle étoit là pour nous instruire, au sujet des trésors que nous avions sous les yeux.

C'est donc aux notes de ce catalogue que je vais me conformer dans mes jugemens sur les grandes collections dont j'ai à rendre compte. Je dirai même que mon intention est de n'y faire aucun changement, et de les transcrire telles que je les aurai lues. Ainsi au-dessous de

l'énoncé de chaque article, je rapporterai la note de mon oncle, qui le concerne, quelque longue qu'elle soit.

Après les grandes collections de théologie et de jurisprudence dont il est inutile que je parle ici, et sur lesquelles nous ne jetâmes qu'un coup-d'œil, nous nous arrêtâmes à l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, en trente-cinq volumes in-folio. Je courus aussitôt à mon catalogue, et j'y lus la note suivante.

C'est au chancelier Bacon que l'on doit la première idée, la sublime idée d'une encyclopédie. Personne n'étoit parmi nous plus en état de l'exécuter que

Diderot d'Alembert, et quelques-uns de leurs collaborateurs. Malheureusement, l'esprit systématique et irréligieux qui les a guidés a rendu leur entreprise plus dangereuse qu'utile. D'ailleurs, ils se sont associés trop de gens médiocres, et n'ont pas été assez difficiles sur le choix des articles qu'on leur a fournis. Le discours préliminaire est un vrai chef-d'œuvre de logique, de précision, et de clarté. Mon édition est celle de Paris, car au huitième volume des planches, on trouve le portrait de Louis XV, au lieu de celui de Louis XVI, qui l'a remplacé dans la réimpression de Genève, et à la page 241,

au bas de la seconde colonne, le mot *différence* n'est imprimé qu'à moitié. Cette encyclopédie coûtoit dans le principe 1500 liv. Je ne l'ai payée que 600 liv.

Voilà bien des choses en peu de mots, dit Monville, voyons la note sur l'*Encyclopédie méthodique*, *ou par ordre de matières*, qui remplit tout un cabinet.

Note. J'ai déjà soixante et dix livraisons de cette encyclopédie, et je ne sais quand j'en verrai la fin. Je suis bien fâché d'y avoir souscrit. Il faudra que je paye encore peut-être le tiers de ce que j'ai déjà payé. Je compare messieurs Agasse aux

architectes qui font débourser cent mille francs à celui auquel ils ont promis que la maison qu'il fait bâtir, n'en coûteroit que cinquante mille.

Des tablettes qui contenoient les livres sur les sciences et sur les arts, nous passâmes à celles des livres de littérature. Il y en eut une, parmi ces dernières, qui attira surtout notre attention par l'ancienne reliûre, et l'inégalité des formats. Déjà, je portois la main sur ceux qui étoient devant moi, lorsque Monville me fit remarquer une nombreuse suite d'in-quarto, placés au-dessous, laquelle s'étendoit sur deux côtés de la bibliothéque. C'étoit la collec-

tion de l'académie des sciences, et celle de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Nous comptâmes les volumes, et nous en trouvâmes cent cinquante-six pour la première, et quarante-six pour la seconde. Nous allâmes ensuite consulter le catalogue où nous trouvâmes les deux notes suivantes.

Note. Je peux me flatter d'avoir l'*Académie* des sciences, une des plus complètes qui existent. Ce n'est pas sans beaucoup de peine et beaucoup d'argent que je me suis procuré les premiers volumes, et les neufs volumes des pièces qui ont remporté des prix. Cette collection commence à l'an 1666

et finit en 1790. Quelques personnes y ajoutent les mémoires de l'Institut : mais ne sachant pas si je devois les placer dans la collection de l'Académie des Sciences, ou dans celle de l'Académie des Inscriptions, je les ai laissés à part, comme étant d'un genre mixte, et différent. Tous les mémoires renfermés dans ce grand nombre de volumes, n'ont pour objet que l'Astronomie, les Mathématiques, la Physique, la Mécanique, et les Arts et Métiers. Cette collection m'a coûté 1200 livres, d'occasion.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nous a donné quarante-six volumes

de mémoires sur les antiquités, les médailles et les inscriptions antiques. Cette collection est aussi agréable qu'instructive, soit par la variété des sujets qui y sont traités, soit par le mérite de ceux qui y ont travaillé. On y peut ajouter le catalogue des manuscrits de la bibliothéque impériale, qui forme sept volumes in-quarto. Je l'ai payée 500 liv. Ces deux collections sont deux monumens précieux qui font à la France un honneur infini. Les autres nations sont loin de rien avoir qui en approche. C'est par de tels ouvrages que les sciences et les arts deviennent impérissables dans un état.

Après avoir lu ces notes, nous retournâmes vers la tablette que nous avions abandonnée. Le premier volume que j'ouvris étoit un in-octavo, fort mal relié, et dont les caractères étoient des italiques d'une grande netteté. Tous ceux que j'ouvris ensuite étoient de la même impression, et présentoient au milieu de la dernière page, une ancre renversée entre ces deux syllable, *Al dus*. Nous comptâmes tous les volumes, dont le nombre étoit de quatre-vingt-dix. Il faut consulter notre guide, dit Monville. Il me semble que ces bouquins en valent la peine. Or,

voici la note que nous lûmes à ce sujet.

Note. Les Aldes - Manuces étoient de savans imprimeurs de Venise, dans les quinzième et seizième siècles. Tous les livres qu'ils ont imprimés jusqu'à l'année 1539, sont remarquables par la beauté du papier, la netteté de l'impression, et la correction du texte. C'est ce qui les fait rechercher des bibliographes et des amateurs, dont plusieurs les payent fort cher, quand ils en rencontrent dans le commerce. Un libraire de Paris, M. Renouard, en a une fort nombreuse collection; c'est à lui que nous som-

mes redevables des *Annales de l'imprimerie des Aldes*, en deux volumes in-octavo. Il s'en faut bien que j'aie le quart de ce que les Aldes ont imprimé.

Je souhaite bien du plaisir, dit Monville, aux amateurs des lettres italiques. Pour moi, je serai toujours le partisan des lettres rondes, comme étant beaucoup plus agréables à la vue; d'ailleurs, à quoi bon rechercher avec tant d'empressement ces vieilles éditions, quand nous en avons de modernes plus complètes, plus belles et aussi correctes? Quelle plus belle collection que celle des auteurs grecs et latins, *cum notis variorum*! Voyons si ces livres

reliés la plupart en vélin, qui sont placés à la suite des Aldes, n'en font pas partie. Oui, mon ami, oui, c'est une collection de *variorum*, continua-t-il d'un air joyeux, en me montrant les œuvres de Virgile, en trois volumes in-octavo. Comptons-les; je crois qu'il en faut cent cinquante vol., ou à peu près. Bon! en voilà cent soixante, c'est dix de plus que je n'espérois! Oh! mon ami, quel trésor! comme ces livres sont bien imprimés! Quel beau papier! quelle correction dans le texte! combien les notes qui servent à l'éclaircir sont instructives! --- Voyons, lui dis-je, la note du catalogue, et si mon oncle a

écrit avec l'enthousiasme où je vous vois.

Note. La collection des *variorum* est beaucoup trop nombreuse. Les imprimeurs hollandois auroient dû s'en tenir aux bons auteurs grecs et latins. Etoit-il nécessaire d'accoler l'*Argenis* de Barclai, avec les œuvres de Tacite ? Cent volumes suffisoient pour cette collection, que les imprimeurs allemands et les bibliographes françois, voudroient encore augmenter de toutes les nouvelles éditions publiées à Leipsick. Pour moi, je m'en tiens aux *variorum* de Hollande, jusqu'à 1740. Ma collection où se trouvent les plus rares, comme le

Virgile, le Sénèque, le César, et le Pline le naturaliste, n'a été formée que successivement, et me revient à 800 liv., non compris les volumes de Cicéron, de l'édition de Cambridge, qui sont un peu plus chers que les autres.

Puisque nous en sommes aux livres classiques imprimés par les Hollandois, dis-je à Monville, montez jusqu'aux tablettes où vous voyez ce rang de petits livres presque tous égaux en hauteur. Ce pourroit être la collection des auteurs imprimés par les Elzevirs. -- Vous avez deviné juste, répondit-il, après s'être élevé jusqu'aux in-dix-huit et aux in-vingt-quatre. --

Si vous les comptez, repris-je, gardez-vous d'y comprendre les auteurs imprimés par les Blaeu, les Janson et les Vestein, qui n'ont été destinés qu'aux écoliers. -- J'en ai compté quatre-vingt-dix. Je crois que votre collection est complète. -- Allons nous en assurer par notre catalogue.

Note. La collection des *Elzévirs* est une des plus intéressantes, des plus utiles et des plus difficiles à former. Tous les livres qui portent le nom de ces illustres imprimeurs n'en font pas partie, et l'on fait en général peu de cas des réimpressions. Pour qu'un *Elzévir* ait de la valeur aux yeux des ama-

teurs, il faut que le papier en soit propre, et sans tache, les marges bien conservées, et qu'il soit de bonne date. Ceux que l'on trouve brochés sont presque toujours d'un prix fort élevé, à cause de leur rareté. Le Virgile, l'Horace, le César, la Sagesse de Charron et l'imitation de Jésus-Christ, sans date, sont difficiles à rencontrer. Le bon Virgile se reconnoît aux lettres rouges qui précèdent les fragmens de la lettre à Auguste. Le véritable Horace se distingue par son faux titre, et ses deux titres dont l'un est imprimé, et l'autre gravé. Une faute dans le numéro d'une page fait connoître la bonne édition des commentaires de César. Après

la page 149 il faut 158 au lieu de 150. Ma collection me revient à 400 liv.

Comme j'avois aperçu, pendant que Monville étoit occupé à visiter les tablettes supérieures, un rang assez étendu d'in-quarto latins, nous nous empressâmes de les aller voir. C'étoit la collection des auteurs *ad usum Delphini*, en soixante-quatre volumes, tous reliés en veau brun. — Voilà, dit Monville, une collection qui doit être regardée comme un phénomène bibliographique, lorsqu'elle est complète, et un beau monument du dix-septième siècle. — Ce grand siècle, repris-je, est pourtant quelquefois in-

sulté par de misérables écrivains qui n'en ont jamais lu l'histoire. -- Pensent-ils, interrompit Monville, que ces beaux ouvrages, que ces grandes collections qui font l'ornement de nos bibliothéques, pourroient être produits dans ce siècle frivole, où les hommes instruits et les vrais savans sont si rares, et ont si peu de moyens pour exécuter de grandes entreprises? Allons au catalogue, et voyons ce que votre oncle a dit des *ad usum*.

Note. Ce sont les Jésuites qui ont fait les notes des auteurs latins imprimés pour l'usage du Dauphin. Ces notes sont en général bien choisies, claires, instructives, et fort utiles pour

l'intelligence du texte auquel elles ont rapport. Il est extrêmement difficile de rassembler tous les ouvrages qui composent cette collection. Les plus rares, Sont *Ciceronis opera philosophica*, le *Prudence*, et le *Stace* dont les deux volumes sont presque introuvables, parce qu'au bout de dix ans, l'édition fut envoyée à la beurrière. Le tout m'a coûté 1000 liv. J'ajouterai que la bonne édition du *Virgile ad usum*, porte la date de 1682.

A la suite des *ad usum*, se présentoient sept volumes, grand in-quarto, reliés en maroquin rouge et dorés sur

tranches. C'étoient sept auteurs latins, parfaitement imprimés à Birmingham, en Angleterre, par Baskerville, sur un papier très-fin et très-beau. Selon notre coutume, nous eûmes à l'instant recours au catalogue.

Note. Baskerville a été le meilleur imprimeur de l'Angleterre, et même de l'Europe; aujourd'hui, on donne la palme à Didot l'aîné et à Bodoni, auxquels l'espagnol Ibarra pourroit la disputer. Le Virgile de Baskerville est le plus rare de la collection, quand il porte la date de 1757. J'ai payé vingt-quatre livres chaque volume. La même collection est en sept volumes in-octavo.

A propos de Didot, me dit Monville, nous trouverons sans doute ici quelqu'une de ces belles collections, qui ont rendu son nom si célébre parmi les imprimeurs. -- Il me semble, repris-je, que ces grands in-quarto cartonnés qui remplissent une partie de cette tablette à gauche, pourroient bien être sa plus belle, je veux dire, celle des auteurs qu'il a imprimés, par ordre du Roi, pour l'éducation du Dauphin, fils de Louis XVI. -- Vous ne vous trompez point, reprit Monville; ces trente-deux volumes dont je viens d'examiner les étiquettes ont été imprimés par Didot, pour l'éducation du Dauphin. -- Trente-

deux volumes ! ce nombre m'étonne.... Ah ! pardonnez, j'oublois tous ceux qui ont été imprimés depuis la Révolution, et quand il n'y avoit plus de Dauphin. Le catalogue nous dira sans doute quelque chose à ce sujet.

Note. Je ne sais pourquoi j'ai acheté cette collection des auteurs imprimés par Didot l'aîné; car je ne la consulte jamais, de peur d'en ternir l'éclat par mon attouchement. Cette sorte de livres convient beaucoup aux riches qui ne lisent point leurs livres et ne les ont que comme un ornement. Les deux ouvrages les plus rares, et les plus chers de ceux qui la compo-

sent, sont les œuvres de Racine, et les aventures de Télémaque. Celles de Racine m'ont coûté seules trois cents livres, et toute la collection 1200 livres. J'aurois payé la même somme, si j'avois voulu la faire relier d'une manière convenable, en maroquin rouge.

Immédiatement au-dessous de cette note, nous lûmes les mots suivans;

Collection des Moralistes anciens, imprimés par Didot l'aîné, 18 volumes in-dix-huit.

Note. Charmante collection dont les ouvrages sont en partie sur papier fin, en partie, sur papier vélin, elle date de 1782, et a été terminée en 1795. La morale de Jésus Christ, en deux

volumes, est très-rare de l'ancienne édition que les amateurs préfèrent à la réimpression. Je l'ai fait relier par Bozérian, en maroquin rouge, doublé de tabis, et à compartimens. Elle m'a coûté, la reliûre comprise, 252 liv. C'est un cadeau que je destine à madame de Gourville.

Où trouverons-nous, me demanda Monville, cette charmante et précieuse collection ? Je ne pense pas que votre oncle l'ait placée dans sa bibliothéque, dans l'intention où il étoit d'en faire présent à votre épouse. Peut-être, celle-ci l'aura-t-elle déjà reçue. Il vous est aisé de vous en informer ; et si vous le

desirez, j'irai lui en demander des nouvelles. - Je le veux bien, répondis-je, et je vous invite à l'amener avec vous.

A peine un quart d'heure s'étoit écoulé, que Monville rentra, donnant la main droite à ma femme, et portant de la gauche un paquet que je jugeai aussitôt être la collection des Moralistes. -- Je vous fais mon compliment, dis-je à madame de Valcourt, du joli cadeau que vous avez reçu de mon oncle. -- Effectivement, repondit-elle, il ne pouvoit rien me donner qui pût me faire autant de plaisir. Il est vrai que beaucoup de femmes que je connois n'y attacheroient pas un

aussi grand prix que moi, et que ce seroit leur faire mal sa cour que de leur offrir des livres. Ce présent, continua-t-elle, n'est pas le seul que M. votre oncle a bien voulu me faire; car il m'envoya quelques jours avant sa mort, la grande, la charmante collection des petits ouvrages imprimés par Didot, d'après les ordres du comte d'Artois, et dont tous les volumes, au nombre de soixante-quatre, ont été chacun reliés comme tous ceux de la collection des Moralistes. - Comment a-t-il pu se faire, Madame, lui demandai-je en souriant, que vous m'ayez fait un secret de ce double présent? Certes, vous n'au-

riez rien pu m'apprendre qui me fût plus agréable. -- Excusez-moi, répondit-elle, si je ne vous ai pas fait cette confidence plutôt. Mon intention étoit de vous surprendre un jour, en plaçant ces deux jolis cadeaux dans votre bibliothéque particulière. Madame Monville et moi, nous étions déjà convenues de les y arranger. -- Cette dernière collection, interrompit Monville, doit aussi avoir sa note sur le catalogue. Allons la consulter.

Note. Cette collection dont tous les volumes ont été imprimés sur papier fin, est en petit un vrai chef-d'œuvre de ypographie. Elle est devenue

très-rare et très-chère, quoiqu'elle ne soit composée que de petits romans, et de poésies légères. C'est par ces ouvrages frivoles qu'elle convient aux jeunes femmes. Je pense que le comte d'Artois n'avoit d'autre intention, en la faisant imprimer, que d'en faire présent aux femmes de la Cour qui lui plaisoient. C'est encore un joli cadeau que je destine à madame de Gourville.

Quand Monville eut prononcé ces derniers mots, l'émotion de madame de Valcourt parut visible, les larmes lui vinrent aux yeux, et elle se retira aussitôt en poussant quelques soupirs.

Nous retournâmes Monville et moi à nos tablettes, où nous ne tardâmes pas d'apercevoir sur celles des auteurs latins de format in-douze, un bon nombre de volumes uniformes, soit pour la hauteur, soit pour la reliûre. Monville ayant monté quelques échelons, en saisit trois qui nous offrirent, au-dessous de leur titre principal, le nom célèbre de l'imprimeur Barbou. Nous en comptâmes soixante-neuf, tous dorés sur tranches, et ornés sur le dos d'une gerbe, ou barbe d'or. Allons au catalogue, dit Monville, quoique cette collection n'offre rien qui soit digne de remarque.

Note. La collection des ouvrages imprimés par les Barbou est infiniment estimable sous le rapport de la netteté des caractères et de la correction du texte qui a été collationné sur les bons manuscrits, et sur les meilleurs imprimés. On y trouve pourtant plusieurs ouvrages de poëtes latins modernes qui ne méritoient pas de se trouver dans la compagnie des Virgile et des Horace. Cette collection n'est recherchée qu'autant que tous les ouvrages qui la composent sont de la première édition, car il y a eu beaucoup de réimpressions qui ne valent pas les premiers tirages. Il faut de plus que tous

volumes portent la reliûre uniforme de Barbou. Je l'ai payée 360 liv.

Je pense, dit Monville, après avoir considéré attentivement les livres des tablettes consacrées à la division littéraire, qu'il ne nous reste plus qu'à visiter les tablettes de l'Histoire. J'espère que nous y trouverons de quoi consulter le catalogue, à commencer par les in-folio. Sans aller plus loin, continua-t-il, quand nous fûmes arrivés vers le côté de la galerie qui faisoit face à la porte, voyons ce que c'est que les cinquante-trois volumes qui soutiennent pour ainsi dire de leur masse, ce grand corps de bi-

bliothéque. Il ouvrit le premier volume en lisant ces mots, et s'écria aussitôt : c'est l'immense collection des *Acta Sanctorum* de Bollandus et de ses continuateurs : puis, il continua son refrein ordinaire, *allons vers le catalogue*.

Note. C'étoit une belle et vaste entreprise que celle du jésuite Bollandus, de rassembler dans un seul corps d'ouvrage, tout ce qui a jamais été publié sur les vies des saints révérés dans l'église catholique. Cet ouvrage si difficile sous le rapport de la critique a mérité l'estime de tous les savans de l'Europe, et fait vivement désirer sa continuation et son

achèvement, car il est incomplet; et ne s'étend que jusqu'au mois d'octobre inclusivement. Il est bien à craindre que l'état actuel des choses en Europe n'empêche d'y travailler les savans qui seroient le plus capables de le conduire à sa perfection. Il seroit digne du Gouvernement françois d'en faire la dépense. Les cinquante-trois volumes m'ont coûté 1200 liv. Cet ouvrage vaudroit le double, s'il étoit achevé.

Je me souviens, dit Monville, après avoir lu cette note, d'avoir vu dans une bibliothéque une collection presqu'aussi volumineuse: c'est... c'est, je pense, le corps de l'histoire bizantine,

ou la collection des auteurs originaux qui ont écrit l'histoire de Constantinople et du bas empire. Ne se trouveroit-elle point ici à quelque distance de celle des Bollandistes? Voyons, s'il vous plaît.... *Oriens christianus*, bon! nous y sommes; car, cet ouvrage en fait partie. Comptons les volumes. En voici quarante-deux, tous grand papier, excepté un in-quarto, et tous de l'imprimerie royale. Oh! quelle belle, quelle précieuse collection! voyons la note de votre oncle à ce sujet.

Note. Ce n'est pas sans beaucoup de peine que je me suis procuré la Byzantine. S'il y a des auteurs que l'on trouve par-

tout, il en est d'autres qui sont presque introuvables, en grand papier, et dont le prix est très-élevé. Tel est le Villehardouin, sur les familles françoises qui ont régné à Constantinople, avec les notes du savant Ducange; tel est aussi ce dernier, pour l'histoire de Byzance. Quelques personnes ajoutent à cette collection sept ou huit volumes qui ont rapport aux affaires de l'Orient, mais c'est à tort. On n'y doit faire entrer que les historiens originaux. Si Lequien et Ducange y sont admis, ce n'est qu'à cause de l'importance et du nombre de leurs recherches. Mon exemplaire ne me revient à peu de chose près, qu'à

1000 liv., parce que je l'ai complété successivement, et selon les occasions. Les trois volumes rares m'ont coûté seuls 400 liv.

Je vous promets bien, me dit Monville, de feuilleter souvent cette collection, tant j'en fais cas, et tant je la trouve intéressante. Je vous dirai même, qu'il s'y trouve un ouvrage que je me propose de traduire, et qui a pour titre, *Gesta Dei per Francos*, etc. -- Allons, mon ami, repris-je en riant, faites-vous auteur ; les matériaux ne vous manqueront pas, et vous trouverez ici des mines abondantes à exploiter. -- Sans plaisanterie, il y a dans la Bizantine une infinité d'excellentes

choses à recueillir, que M. Lebeau a laissées de côté, en composant son histoire du bas empire, et auxquels ont pourroit donner le titre d'*Anecdotes byzantines*.

Tout en parlant, Monville s'étoit approché de la Byzantine, et se disposoit à en visiter les ouvrages les uns après les autres. Allons vers les voyages, lui dis-je ; j'ai remarqué dernièrement un assez bon nombre de volumes, grand in-folio, tous reliés en maroquin rouge, d'une manière uniforme.... Les voilà bien, auprès de la croisée. Le nombre en est de vingt-six. Approchez-vous, mon ami, veuillez bien suppléer à la foi-

blesse de ma vue ; par la bonté de la vôtre, et me nommer les ouvrages qui forment cette superbe collection.

Voyage pittoresque de Naples et de Sicile, par l'abbé de St. Non ; cinq volumes in-folio.

Voyage de la Grèce, par Choiseul-Gouffier, un volume in-folio.

Tableaux de la Suisse, par La Borde, quatre volumes de même format.

Description et Voyage pittoresque de la France, par le même ; douze volumes, même format.

Voyage pittoresque des îles de Sicile, de Malthe et de Li-

pari, par Hoüel, quatre volumes, même format.

Quelle richesse ! quel luxe ! s'écria Monville; quelle dépense de gravure il a fallu faire, pour exécuter ces cinq ouvrages ! Quelle obligation les artistes ont aux hommes, tels que MM. de St. Non, de Choiseul, de Laborde, qui ne se servent de leurs richesses que pour concourir au progrès des Sciences et des Arts ! Voyons le catalogue; nous ne manquerons pas d'y trouver une belle et longue note.

Note. Ces cinq voyages sont au grand complet. Je ne crois pas que l'on puisse trouver des

exemplaires dont les épreuves surpassent les miennes, qui toutes sont des premiers tirages. Rien ne manque au voyage de la France, chose très-rare. On peut consulter le catalogue qui est à la fin du dernier volume. Les Phallums antiques qui ont étésoustraits de plusieurs exemplaires du St. Non, se trouvent dans le mien. Les amateurs attendent toujours avec impatience la suite du Choiseul-Gouffier. J'ignore pourquoi ce bel ouvrage reste imparfait, tous les dessins du second volume étant près d'être gravés. Il existe un autre grand ouvrage qui peut entrer dans ma collection. C'est le tableau de l'Em-

pire Ottoman, par Mouradja d'Ohsson, en deux volumes in-folio. Je ne sais pourquoi je n'en ai pas encore fait l'acquisition. Il faudra bien que je m'y détermine, ainsi qu'à celle des vues de Constantinople et du Bosphore, que MM. Melling, Treuttel et Vürtz, ont proposée par souscription. Mes vingt-six volumes m'ont coûté 2400 l.

Je pense, dis-je à Monville, que nous ferons bien de nous arrêter là ; car je ne vois plus dans l'histoire aucune grande collection à visiter, à moins que vous ne donniez ce nom aux vingt volumes in-folio du P. de Montfaucon, sur les antiquités.

Puisque vous en parlez, re-

prit Monville, rien n'empêche de nous assurer si l'exemplaire qui est ici est de la bonne date, quant aux quinze premiers volumes. Comme les cinq derniers qui renferment les antiquités de la Monarchie françoise, n'ont pas été réimprimés, il n'y a aucune difficulté à leur égard. -- Réjouissez-vous, tout votre Montfaucon est sur grand papier; les dix premiers volumes sont de 1719, et les cinq du supplément sont de 1724.

Maintenant reposons-nous, interrompis-je; et puisque, je vous ai donné la charge et le titre de bibliothécaire, permettez que je vous en enseigne les devoirs.

La place de bibliothécaire est plus importante que beaucoup de personnes ne se l'imaginent. Il faut que l'homme à qui on la donne réunisse deux sortes de connoissances qui se rencontrent rarement dans le même sujet. Il ne lui suffit pas d'être homme de lettres, il faut encore qu'il soit bibliographe : il ne lui suffit pas non plus d'être bibliographe, il faut de plus qu'il soit homme de lettres. En effet, s'il n'a que la connoissance bibliographique des livres, si tout son savoir se borne à dire quelle est la date et la bonne édition d'un livre, à indiquer les marques qui distinguent les originaux des contre-

factions, il pourra bien tenir un rang distingué parmi les libraires, et leur donner d'utiles leçons, mais il sera déplacé au milieu des gens de lettres et des savans qui viendront visiter la bibliothéque qui lui aura été confiée. Quelle honte! quelle humiliation pour lui, si, entouré de livres de littérature, de sciences, et d'histoire, il n'a aucune connoissance ni littéraire, ni scientifique, ni historique! Si au contraire, il n'est que savant et littérateur, s'il n'est point bibliographe, il sera sans cesse exposé à prendre les mauvaises éditions pour les bonnes, les ouvrages incomplets pour ceux auxquels il ne

manque rien, et conséquemment à devenir la risée des libraires. . . .

Je n'ai pas besoin, mon cher Monville, de vous recommander les connoissances littéraires et historiques; vous en possédez plus que votre place n'en exige ; mais c'est à la science bibliographique que je vous invite à vous appliquer. L'ouvrage de Mettaire, la Bibliographie de Debure, celle de Cailleau, de Fournier, et quelques autres que vous trouverez ici, vous suffiront pour cela, avec la mémoire et le discernement que vous avez.

Je vous recommande de plus de ne prêter aucun livre à des

personnes du dehors, sans écrire leur nom et leur adresse sur un registre que vous voudrez bien tenir à cette effet. Vous sentez bien, mon ami, de quelle conséquence seroit la moindre négligence sur cet article. Ce n'est pas que je veuille vous gêner le moins du monde dans les services que vous voudrez rendre à vos amis, comme bibliothécaire ; je me repose à ce sujet sur votre discrétion, et sur votre amitié pour moi. Au reste, régissez ma bibliothéque, comme si elle vous appartenoit. Je serai toujours d'une tranquillité parfaite à cet égard.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Pag.

CHAP. Ier. JE reçois pendant le dîner la visite d'une jeune dame, de la connoissance de madame de Gourville. Entretien sur les livres qui conviennent aux dames. 1

CHAP. II. Poëtes françois, anciens et modernes. Accident tragi-co-comique, arrivé à Monville. Répertoire du théâtre françois. Poëtes épiques. 21

CHAP. III. Eloge de Gresset. Réflexions sur les poëmes descriptifs. M. Delille, chef d'une école poétique. Ses principaux disciples. Assoupissement de Monville. 41

pag.

CHAP. IV. Je reçois la visite d'un bibliothécaire, que j'engage à voyager avec moi. Eloge d'une bibliothéque. Géographes et Chronologistes. 62

CHAP. V. Arrivée de Monville. Réflexions du bibliothécaire sur les voyages. Eloge du voyage d'Anacharsis. 86

CHAP. VI. Monville me fait confidence de son amour pour madame de Cléri. Je lui apprends à mon tour la tendre liaison que j'avois formée avec madame de Gourvile. 102

CHAP. VII. Histoire universelle. Eloge du discours de Bossuet. Eloge des principaux historiens de la Grèce et de Rome. Entrée et conversation dans le jardin, de Monville et de madame de Cléri. Arrivée de madame de Gourville. 125

pag.

CHAP. VIII. Madame de Cléri se charge de me nommer les ouvrages que je dois choisir. Éloge de l'histoire du Bas Empire, par le Beau. Critique de l'Histoire de France, par Véli, etc. Conseil que me donne cette dame. 144

CHAP. IX. Arrangemens relatifs à notre double mariage. Règlement proposé par madame de Gourville. Sortie de Monville contre les femmes auteurs. Bonne nouvelle que j'apprends par le notaire de mon oncle. 170

CHAP. X. Dernière promenade à la à la bibliothéque. Détails sur les principales collections qu'elle contient. Notes du catalogue de mon Oncle. Connoissances nécessaires à un bibliothécaire. 186

Fin de la table.

